

Les écrits

Catherine Mavrikakis Po'boy

Nicole Brossard Tressaillir

Andrée A. Michaud Migrations

Jean-Marc Desgent Chers parents et amis

Yannick Haenel Notes sur le combat spirituel

Serge Patrice Thibodeau Marie de Magdala

Luba Jurgenson La rue

Antoine Volodine Shaggà de la voix et des herbes

Jean-Paul Quéinnec Dragage

Christian Saint-Germain Tomahawk

Jean Pierre Girard Fort de moi

Catherine Morency Des restes de nuits

Madeleine Ouellette-Michalska La séduction et la mort



AVRIL2010

LES ÉCRITS — REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Pierre Ouellet

Directeur adjoint : André Ricard

Comité de rédaction :

Jacques Allard, André Brochu

Nicole Brossard, Jean-Pierre Duquette

Jacques Folch-Ribas, Naïm Kattan, Monique LaRue, Claude Lévesque

Conseil d'administration :

Jean-Claude Corbeil, Georges Leroux, Claude Lévesque

Tous sont membres de l'Académie des lettres du Québec

Adjointe administrative

et correction d'épreuves : Marie-Simone Beaulieu

Conception graphique et mise en pages :

Olivier Lasser et Amélie Barrette

Les Écrits

Case postale 87, succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3

Téléphone : 514 987-3000 (5796#) • Télécopieur : 514 987-6548

ouellet.pierre@uqam.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts de Montréal subventionnent cette publication.

Membre de la SODEP.

Conseil des arts
et des lettres

Québec



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Dépôt légal : 2^e trimestre 2010
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1200-7935

ISBN PDF 978-2-924558-15-7

*Nous reconnaissons l'appui du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide
aux publications pour nos dépenses d'envoi postal.*

PAP — n° d'enregistrement 9995

Envoi de Poste-publications-Enregistrement n° 40044285

© les écrits

SOMMAIRE

NUMÉRO 128 • AVRIL 2010

PIERRE OUELLET

Passage en revue 5

CATHERINE MAVRIKAKIS

Po'boy 13

NICOLE BROSSARD

Tressaillir 23

ANDRÉE A. MICHAUD

Migrations 31

JEAN-MARC DESGENT

Chers parents et amis 43

YANNICK HAENEL

Notes sur le combat spirituel 47

SERGE PATRICE THIBODEAU

Marie de Magdala 53

LUBA JURGENSON

La Rue 59

ANTOINE VOLODINE

Shaggâ de la voix et des herbes 77

JEAN-PAUL QUÉINNEC

Dragage 87

CHRISTIAN SAINT-GERMAIN

Tomahawk 93

JEAN PIERRE GIRARD

Fort de moi 99

CATHERINE MORENCY

Des restes de nuits 121

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

La séduction et la mort 127

NOTICES BIOGRAPHIQUES 139

PORTFOLIO

Laurent Lamarche 142

PIERRE OUELLET

Passage en revue

Une revue se fait à plusieurs mains. Dans la continuité du temps, que marquent sa périodicité et sa longévité, de saison en saison, de génération en génération, et dans la discontinuité de l'espace, des régions, des pays, des continents, auxquels ces multiples mains nous lient, nous permettant de franchir des distances illimitées. C'est une *histoire* : elle nous donne accès à une mémoire commune, à travers la diversité des évocations et des réminiscences personnelles, toujours singulières. Et c'est une *géographie* : elle nous fait voir un territoire morcelé, une terre en pièces détachées, composée d'imaginaires particuliers, où un univers général se dessine, qu'on appelle justement l'Universel. Prendre en main une revue – la prendre au passage, si je puis dire, dans le mouvement de sa propre vie –, c'est donc se placer au confluent d'espaces et de temps multiples, qui se jettent l'un dans l'autre pour former ce « bouillon de culture » immaîtrisable au sein duquel chaque communauté forge sa mémoire et développe son imagination. Je prends le relais de mes illustres prédécesseurs – Jean-Louis Gagnon, Paul Beaulieu, Jean-Guy Pilon et Naïm Kattan – à la « direction » de la revue *Les écrits*, la plus ancienne au Canada français, avec ce vif sentiment d'entrer dans un concert de voix qui proviennent des quatre coins de l'espace et du temps, dont j'aurai la responsabilité de faire entendre la tessiture ou

la tonalité de chacune tout en faisant sonner l'ensemble en une polyphonie qui donne l'intuition de la richesse et de la diversité de notre monde.

Les mots ne se contentent pas de nommer ou de raconter ce que nous sommes : ils façonnent ce que nous devenons, dans la matière même de ce que nous avons été. Une revue où résonnent les mots les plus puissants ne témoigne donc pas seulement de notre présent, mais aussi de ce qui vient, advient, survient, dans la surprise et l'étonnement, dont elle anticipe l'existence à partir des virtualités les plus secrètes du passé, de la mémoire, des traditions, auxquelles elle permet enfin de se réaliser sous les apparences les plus inattendues. Si la sensibilité profonde d'une époque et d'une communauté peut se lire dans les poèmes et les récits, c'est qu'ils sont porteurs d'une temporalité et d'une spatialité qui embrassent plus de réalité que la seule conscience que nous avons de notre réel immédiat : ils tendent vers ce que nous ne connaissons pas encore ou ce que nous ne savons déjà plus de notre histoire ou de notre territoire, pour en révéler les assises ou les séquelles, les tenants et les aboutissants. Une revue doit être doublement attentive aux innovations de la parole, qui nous plonge dans notre avenir le plus incertain, et à l'héritage enfoui dont elle découle, grâce à quoi l'on baigne dans un passé tout aussi inconnu. Loin des avant-gardismes et des conservatismes, *Les écrits* tirent leur originalité de ce double souci : susciter et ressusciter par les mots l'étrangeté même où nous allons et d'où nous venons, aviver ou raviver dans la parole les latences du temps passé ou à venir qui permettent à notre histoire non tant de se perpétuer, en une sorte d'actualité permanente, que de se métamorphoser à tout bout de champ au gré des ressources infiniment renouvelables de la mémoire et de l'imaginaire.

Le présent numéro rassemble des textes qui tendent résolument vers ce double dépassement : ils nous entraînent dans des migrations, comme chez Andrée A. Michaud, Luba Jurgenson ou Jean-Paul Quéinnec, des transgressions ou des effractions, comme chez Jean-Marc Desgent, Christian Saint-Germain et Madeleine Ouellette-Michalska (par l'intermédiaire de Nelly Arcan), des tressaillements et des frémissements, comme chez Nicole Brossard et Catherine Morency, des explorations audacieuses de l'âme et du monde, comme chez Yannick Haenel, Serge Patrice Thibodeau et Antoine Volodine, des plongées dans les eaux troubles du désir ou de l'angoisse, comme chez Jean Pierre Girard et Catherine Mavrikakis. Les récits, les poèmes, les essais et les fragments réunis dans ces pages disent combien notre monde repose sur des couches mouvantes d'espaces-temps inconnus ou méconnus que la littérature seule peut mettre au jour en ébranlant nos habitudes et nos certitudes, leur force d'inertie transmuée soudain en énergie créatrice qui donne ou redonne vie à ces virtualités de l'avenir comme du passé dont on dit qu'elles sont des « fictions », des faits à la énième puissance, pour montrer qu'elles nous « font » et nous « façonnent » de fond en comble. L'art aussi, qui reformule nos perceptions, remodèle notre vision, vise un tel débord des limites du figurable, comme en témoignent les œuvres de Laurent Lamarche auxquelles la revue ouvre ici ses pages, comme elle le fera désormais aux artistes, peintres, graveurs ou photographes, qui proposeront leurs images en contrepoint aux textes recueillis. C'est la relance constante de la vue et de la voix des uns et des autres qui fait qu'un numéro de revue n'est pas seulement un collage de textes mais un véritable « monde » que tous les sens éprouvent et qui éprouvent chaque sens, dans leur plus intime mélange.

Passage en revue. Voilà une expression dont le sens littéral renvoie à l'acte d'examiner successivement les éléments d'un ensemble, mais dont les nombreuses connotations, lorsqu'on la prend à la lettre, peuvent aussi désigner le passage à l'acte ou à la parole qu'incarne pour tout auteur la publication de ses textes en revue ou encore l'espèce de rite de passage qu'est la transmission des rôles éditoriaux d'un responsable à l'autre, la passation des pouvoirs d'un directeur à son successeur. Passer le témoin, passer le flambeau, passer la main : ces locutions disent combien le cours de l'histoire qu'une revue suit ou initie est bien une course de relais et que son objet n'appartient à personne, puisqu'on le reçoit des mains de quelqu'un pour le faire passer dans celles d'un autre dans des délais plus ou moins longs. Mais le passage d'une revue par les mains de tel ou tel laisse sur ses pages des traces ineffaçables, une sorte d'empreinte digitale, intellectuelle, spirituelle, mentale, où l'on reconnaît une marque, une griffe, une signature : celle d'un Jean-Louis Gagnon n'est pas celle d'un Jean-Guy Pilon, qui se distinguent toutes deux de celles d'un Paul Beaulieu ou d'un Naïm Kattan.

J'hérite quant à moi d'une revue qui a passé près de dix ans entre les mains expertes, accueillantes, généreuses, de Naïm Kattan, capables des gestes les plus simples, d'amitié et d'ouverture, et habiles aux actes les plus complexes qu'exige la gestion d'une institution comme *Les écrits*. C'est dire combien ma tâche est aisée : la revue, grâce à lui, existe dans toute sa vigueur, sa force tranquille, sa longue portée. Elle accueille les plus grands noms de la littérature d'ici et d'ailleurs, elle fait place aux voix plus jeunes ou encore peu connues, elle donne lieu au choc salutaire des formes et des idées, elle ménage des rencontres inédites, fructueuses, elle donne libre cours aux énergies les plus créatrices. Je n'ai qu'à continuer sur cette

lancée: tenir la barre, garder le cap, donner seulement un petit élan à bâbord ou à tribord de temps en temps pour que la vague nous porte loin au-devant, d'autant plus que Naïm Kattan ne quitte pas la barque même s'il laisse le gouvernail, puisqu'il reste membre du comité de rédaction, partie prenante de l'équipage pour des années encore, au cours desquelles il ne manquera pas de faire sentir sa forte présence comme écrivain, intellectuel, grand passeur d'idées et de paroles d'une rive à l'autre des cultures et des mémoires. Je suis heureux de pouvoir compter aussi sur les compétences et la riche expérience d'André Ricard, directeur adjoint, auteur et lecteur de premier plan, qui a déjà assumé la direction intérimaire des *Écrits*, avant l'arrivée de Naïm Kattan, et dont les avis et les conseils extrêmement précieux nourriront le dialogue constant qui préside à l'animation d'une revue. Je tiens aussi à souligner le rôle essentiel du Comité de rédaction, ainsi que du nouveau Conseil d'administration, dans cette expérience commune qu'est la réalisation d'un périodique, dont le succès repose sur les contributions du plus grand nombre, en leur diversité et leur complémentarité. Marie-Simone Beaulieu, adjointe administrative et correctrice d'épreuves, attachée à la revue depuis plusieurs années, continuera d'apporter son aide inestimable au travail d'édition, tandis qu'Olivier Lasser veillera toujours à la conception graphique et à la mise en page: c'est à lui qu'on doit la nouvelle maquette, qui marque à sa façon le petit rituel du passage de témoin. Je sais enfin que je peux compter sur l'apport créatif et le soutien intellectuel de mes consœurs et confrères de l'Académie des lettres du Québec, qui ont eu la générosité de m'accueillir parmi eux et de me confier la responsabilité d'une institution aussi prestigieuse que *Les écrits*.

Mais la survie et le succès d'une revue dépendent avant tout des auteurs et des lecteurs, qui justifient son existence, reconnaissent son identité, participent à sa vraie vie, celle de la parole que l'on crée et qui nous crée à son tour, nous changeant corps et âme par sa teneur en sensations, en émotions, en inventions. C'est parmi eux, auteurs et lecteurs mélangés, que le directeur de revue se tient, « passant » la parole des uns aux autres en amplifiant et répercutant du mieux qu'il peut l'écho qu'elle produit en chacun. Quand la parole *passé en revue*, c'est la vie elle-même qui passe par la main et la voix multiples de qui écrit pour rejoindre l'œil et l'oreille pluriels de qui lit: il faut favoriser cette libre circulation des mots et des idées grâce auxquels la vie nous dépasse, passant ainsi d'un être à l'autre, de génération en génération, de lieu en lieu, de décennie en décennie. On ne s'assoit pas au salon avec les lecteurs, on n'est pas tout à fait non plus dans la cuisine où se préparent les textes, entre les mains des auteurs: on est dans le « passage » qui va de l'un à l'autre, dans le couloir secret qui lie la table d'écriture des uns au fauteuil de lecture des autres, et l'on ouvre à grands battants les portes qui les séparent pour que l'air passe en abondance, portant les mots et les silences dans un élan irréfrenable, qu'on peut appeler l'inspiration, ce souffle vif grâce auquel l'esprit de chacun peut respirer et son cœur battre. Les textes qui suivent sont autant de bouffées d'air auxquelles *Les écrits* ouvrent le passage jusqu'à notre âme et à nos poumons pour qu'ils irriguent de part en part notre mémoire et notre imagination, qui ont tant besoin, en ces temps d'asphyxie menaçante, d'un peu d'oxygène pour reprendre leur souffle.





CATHERINE MAVRIKAKIS

Po'boy

Le matin de son exécution, P.B. avait un peu froid. C'était pour lui un sentiment fort étrange. Il n'avait connu que la chaleur brute, musquée, presque animale de la Nouvelle-Orléans, sa ville natale qu'il avait quittée à deux ans, avec sa mère, sa tante et sa grande sœur, et puis plus tard celle, plus cotonneuse, violemment blanche, de l'Alabama, où il avait vécu jusqu'à l'âge de dix-neuf ans avant d'être incarcéré et condamné à mort dans l'État de Géorgie pour homicide volontaire, commis avec préméditation.

P.B. n'avait pas l'habitude de ressentir de frissons. C'était un gars du Sud. Il connaissait la sueur, la sienne et celle des autres. Le désir turpide de l'ombre et puis le plaisir qu'il savourait, enfant, de boire une bonne bouteille de Coke bien froide, sortie tout droit de la machine rouge et blanche, véritable caverne de plaisirs qui trônait devant la station-service où il travaillait l'été et les week-end à changer les pneus des voitures dès l'âge de six ans. Cette sensation de rafraîchissement intense, comme celle qu'il voyait représentée dans les publicités de son enfance qui passaient sans cesse à la télévision, P.B. se la rappelait bien. Mais le froid, certainement pas... Il ne l'avait jamais senti. Il avait parfois imaginé la neige, sans être vraiment sûr de bien comprendre ce qu'était un flocon ou encore une tempête. Un des amis de son oncle avait disparu au Canada après quelque méfait. On racontait en riant que, s'il n'avait

pas donné de ses nouvelles depuis très longtemps, c'était qu'il était pris dans un bloc de glace de l'autre côté des Grands Lacs. Là-haut... Plus haut encore que Chicago. Tout là-haut, sur la carte que l'on retrouvait derrière le comptoir accrochée au mur vert de la station-service et qui portait une punaise rouge dans le bas pour indiquer la petite ville d'Alabama où P.B. avait passé une grande partie de sa jeunesse entre la machine à Coke, qui semblait toujours éructer violemment, et des pneus en mauvais état, desquels émanait une odeur forte de caoutchouc trop chaud étrangement mêlée aux émanations d'essence. P.B. n'avait jamais senti dans son corps le froid. C'était tout nouveau et très étonnant. Et il fallait décidément, pour lui faire regretter un peu plus tout ce qu'il n'avait pas vécu, pensait-il en souriant, découvrir cette sensation à l'aube de sa propre mort.

Dehors, le soleil de la Géorgie allait se lever, inondant de lumière les tentes des médias où les journalistes d'une multitude de chaînes de télé et de radio se préparaient, fatigués, à faire leur premier bulletin du matin en touillant un café de fortune qui devait leur donner l'élan nécessaire pour démarrer une autre journée bien difficile. Ce serait encore la canicule... Le début du mois d'août avait été accablant. Cela faisait quinze jours que le thermomètre se croyait tout permis et pointait, arrogant, vers les 115 degrés Fahrenheit. Il semblait presque impossible de rester dehors sans attraper un coup de chaleur, et les déplacements s'effectuaient très lentement, comme pour ne pas mettre en colère l'air vibrant, épais, intensément strié. La Géorgie est un État magnifique, celui des pêches, ces fruits juteux, ronds, joufflus, à la chair obscène et innocente, gorgée d'un soleil qui semble ne jamais se départir de la bonté qu'il sait prodiguer à la terre. La Géorgie est un lieu béni sur lequel Dieu et le gouverneur

de l'État veillent, chacun à sa manière, avec fermeté et indulgence.

Pourtant, depuis le 11 août, l'air climatisé de la prison avait connu quelques ennuis. La raison de ce problème était peut-être la demande incessante et excessive d'électricité dans le Sud, comme c'est toujours le cas pendant le temps de fournaise des mois les plus chauds de l'été alors que les gens sont désespérément accrochés à leur climatiseur. La Georgia Power était très souvent débordée. Pourtant la version officielle parlait plutôt de bris dans le mécanisme général du refroidissement d'air de la prison, ou autrement des vacances du responsable des bâtiments carcéraux. Quoi qu'il en fût, la chaleur commençait à accabler les prisonniers. Ils s'étaient mis à se plaindre, à faire un peu de grabuge, sans jamais qu'il leur soit possible d'apprendre la véritable cause de cette variation très désagréable de la température, qui commençait à mettre tout le monde à cran à l'intérieur de la prison. Les gars s'agitaient... Le 14 au matin, tout à coup, après des journées d'étuve et d'étouffement, la climatisation était repartie sans crier gare. Du coup, les autorités du pénitencier avaient décidé de refroidir un peu les esprits échauffés en faisant marcher à bloc le conditionneur central, et cela avait eu pour effet de calmer tout le monde.

Dans une prison, la veille de l'exécution d'un frère d'infortune, les hommes ne sont guère faciles et les geôliers se tiennent encore davantage sur leurs gardes. On constate régulièrement une recrudescence des incidents les jours qui précèdent une mise à mort. Les hommes cherchent la bagarre. Des paroles vives s'échangent, des insultes, des invectives, des crachats jaillissent inopinément. Les corps s'activent et ne supportent plus la soumission à cet ordre morne et routinier. Après une exécution capitale, la prison met de même quelques jours à retrouver son train-train

habituel. La grogne continue à se faire entendre alors que le mort hante encore les lieux. Un homme est mis à mort : c'est la cadence idiote des jours qui se suivent et se ressemblent qui, tout à coup, se dénonce et envahit les cellules et les espaces communs. L'inhumanité des choses devient subitement insupportable.

Dans la prison, on est alors prêt à tout.

Depuis le 11 août, à cause de la chaleur lancinante, les prisonniers étaient franchement excités. Malgré ce que l'on peut croire, la touffeur n'assomme pas les âmes emprisonnées. Au contraire, elle aiguillonne, exacerbe les sens. La direction de la prison s'était mise à craindre que la révolte ne vienne après l'exécution de P.B. ou encore à la veille de sa mort, ce qui n'aurait pas été heureux, avec les journalistes aux abois et les manifestants attroupés. Mais l'air climatisé, qui avait providentiellement redémarré, mettait tout le monde de bonne humeur, les prisonniers comme les gardiens.

On avait même invité les gens des médias à venir se rafraîchir dans une salle aménagée pour la circonstance... Ceux-ci avaient apprécié le geste bienveillant et l'ambiance était redevenue peu à peu bon enfant. Ce n'était pas tous les jours que l'on mettait à mort un prisonnier à Johnsonville, Georgia, et P.B., qui avait défrayé la chronique dix-neuf ans plus tôt à cause de la barbarie de ses crimes, sollicitait peut-être un peu trop les regards de journalistes convergeant d'un peu partout aux États-Unis et même d'Europe, vers la prison du sud d'Atlanta. Le directeur de l'établissement avait refusé, malgré la somme importante qui lui avait été promise, qu'un journaliste rencontre P.B. pour une entrevue exclusive. Les condamnés à mort n'ont plus rien à perdre et Dieu sait ce que le criminel P.B., si on lui en avait donné la chance, aurait pu sortir aux gens de FOX ou de CNN. Il était donc préférable pour l'État que

personne, ni surtout le condamné, ne parle, que les détenus ne fassent pas de bruit et se tiennent bien tranquilles jusqu'à ce que les choses se tassent et que le cadavre de P.B. quitte tranquillement la prison sans le moindre esclandre, sans un mot, dans la fourgonnette mortuaire banalisée. On avait donc servi aux prisonniers pour le repas de la veille de l'exécution, soit le 14 août, du poulet frit et des frites. Il n'en fallait pas plus à toute une population d'hommes incarcérés depuis des années et contemplant le présent avec voracité et impatience, pour retrouver le moral et oublier un peu que P.B. allait être exécuté. Un bon repas et de l'air climatisé font des merveilles pour l'esprit des hommes. Il y aurait bien d'autres jours pour faire du chahut. Les occasions ne manqueraient pas et mieux valait ne pas gâcher le petit festin qui avait été préparé à leur intention : ce genre de sollicitude n'est pas monnaie courante à Johnsonville.

C'était peut-être le froid intense du climatiseur qui donnait ainsi ces frissons à P.B., alors qu'il venait de se réveiller dans la cellule provisoire que le condamné occupe juste avant d'aller à la mort. P.B. avait lui aussi bien mangé. Le dîner d'adieu à la vie qu'on lui avait servi un peu plus tôt avait été copieux et bien réconfortant. Pour ce prisonnier célèbre dont le visage menaçant avait été reproduit sur des millions de premières pages de quotidiens américains, le système pénitentiaire avait fait quelques frais. P.B. ignorait quel était le budget alloué pour le dernier repas du condamné. Mais il savait bien que tout, à la prison, s'inscrit dans une comptabilité scrupuleuse, dans un ordre mesquin, et que même les jours qui s'étaient écoulés dans le couloir des condamnés à mort avaient été l'objet d'un calcul précis, d'une économie parcimonieuse que certains gardiens n'avaient pas oublié de lui rappeler à répétition et avec hargne. Les prison-

niers, et tout particulièrement les condamnés à mort, qui demandent un système de surveillance relativement sophistiqué, coûtent trop cher à l'État. C'est ce qu'on entend partout et jusque dans les prisons même. Sur les sites Internet, on dénonce le traitement de prince réservé à ceux qui sont destinés à une mort trop longtemps différée. Et dans les pénitenciers, les cuisiniers crachent dans les plats en répétant que la bouffe est trop bonne pour ces ordures de meurtriers qui s'engraissent grâce à l'argent des gens honnêtes soumis à des impôts prohibitifs. Bien qu'il se moquât de la rumeur et surtout de la haine que les représentants des autorités pénitentiaires manifestaient à son endroit, P.B. avait demandé quelque chose d'assez simple: un steak saignant, accompagné de sauce AI, d'une pomme de terre cuite au four, avec beaucoup de beurre et une grosse salade. Il avait aussi commandé une grande bouteille de Coke, un café chaud et un morceau de tarte aux pommes, ne sachant pas à l'avance si on lui accorderait tout cela. P.B. avait donc opté pour le steak. Il en avait peu mangé dans sa vie. Il avait l'habitude du poulet frit ou encore de la nourriture épicée, de ce mélange de haricots secs et de fèves que l'on faisait cuire dans le Sud, chez lui. Les steaks et les pommes de terre au four recouvertes de beurre restaient pour lui et pour l'ensemble de sa classe sociale le symbole de la réussite: le repas de l'homme américain de classe moyenne, blanc, qui rentre à la maison après une journée de travail et qui, en mettant les pieds sous la table, trouve avec plaisir son couteau et sa fourchette auprès de son assiette pour déchiqueter la viande pleine de sang et la porter à sa bouche avec satisfaction. Cela faisait rire intérieurement P.B. de s'imaginer, la veille de son exécution, en bon père de famille, relativement aisé, qui coupe son steak tout en réprimandant les enfants qui font trop de bruit devant la

télé. P.B. avait donc avalé chaque bouchée recouverte de sauce A1 avec joie et il s'était laissé aller à des fantasmes de vie normale et de bonheur simple, ennuyeux. Il avait pris tout son temps pour recouvrir la pomme de terre cuite au four des trois petites barquettes de beurre qu'on avait consenti à lui offrir. Il avait redemandé du sel, pour donner à la patate toute sa saveur, et avait fini par une salade sur laquelle il avait étalé la vinaigrette blanchâtre qu'il avait extirpée d'un petit sachet en la poussant avec ses doigts. C'était un repas bien équilibré, s'était-il dit en riant devant la soudaine absurdité des mots. En prison, et de façon plus évidente dans le couloir des condamnés à mort, la langue se révèle toujours très drôle. Les expressions retrouvent leur sens propre et les termes sont soudain lourds de signification. Paradoxalement, cette gravité du langage rend léger. Elle est une vraie délivrance. C'est cette sensation aérienne, ailée, que P.B. avait éprouvée alors qu'il qualifiait son repas d'équilibré et de bon pour la santé. Le vocabulaire l'avait tout à coup fait rigoler. La vie n'avait décidément pas grand sens. On peut tenter de la baliser par les mots qui donnent une certaine prise, mais quand ceux-ci nous découvrent leur face bien ridicule, tout fout le camp, s'effiloche, et il ne reste du tragique de la vie qu'un immense éclat de rire.

De bonne humeur, P.B. avait donc pris son temps pour manger. Dans les dernières années, il avait eu souvent le loisir de penser à ce dernier repas et il avait toujours cru qu'il refuserait d'ingérer la moindre nourriture avant de mourir. Il ne voulait rien devoir à cette ordure d'État de Géorgie, et à cette saloperie de prison où il venait de passer une grande partie de sa misérable vie, malgré lui, et qui ne lui avait même pas donné de quoi se pendre discrètement : on ne voulait pas de scandale à Johnsonville. Mais devant la fin imminente, l'idée lui avait semblé

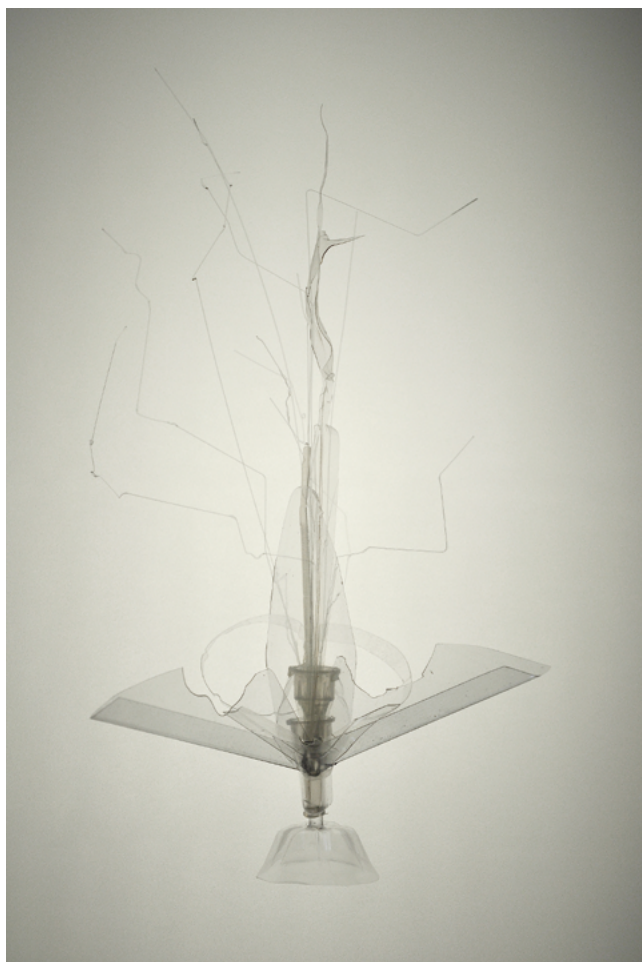
excellente de dévorer un steak payé par la prison alors qu'il n'avait cessé depuis plus de dix-neuf ans d'être très mal nourri, bouffant chaque jour la tambouille infâme des cuisines, ne faisant un épisodique gueuleton que dans de trop rares occasions, comme la mort d'un congénère, ou dans des moments stratégiquement prévus par les autorités pénitentiaires. Tout décidément lui paraissait désopilant, burlesque. Au début de sa peine, dans un livre que sa sœur lui avait apporté pour le distraire, P.B. avait lu qu'un prisonnier célèbre, dont il avait depuis oublié le nom, avait demandé du steak avant d'être exécuté, afin de prendre des forces avant la marche terminale qui conduit de la cellule fatidique à la salle d'exécution. À l'époque, alors que P.B., à dix-neuf ans, venait de franchir les portes du pénitencier, cette façon de faire avait paru bête au jeune repris de justice. Il ne comprenait pas pourquoi ce type, dont il cherchait encore désespérément le nom, tenait à garder sa dignité devant ses bourreaux. Il préférait l'histoire d'un autre condamné qui, à l'annonce de son exécution, avait refusé durant des jours toute nourriture et qui, malgré sa faiblesse, avait craché au visage du bourreau. Mais après toutes ces années dans une infecte prison à sécurité maximale, P.B. savait qu'il restait peu à la disposition d'un homme comme lui. Il lui restait un steak à savourer, le rire et une certaine façon de ne pas avoir peur de la mort. C'étaient trois choses importantes. En prison, il ne faut pas mépriser les petits riens qu'on pense inutiles.

Cela, P.B. l'avait appris.

Depuis son réveil, P.B. ressentait le froid. Et il commençait maintenant à grelotter. Il se demandait, mi-sérieux, si l'exécution n'avait pas en fait commencé et si l'État n'avait pas trouvé une nouvelle méthode d'exécution par hypothermie pour se débarrasser de types du Sud comme

lui, qui pourrissent depuis des années dans les prisons, en attente de leur mort, sans jamais avoir connu le gel. La porte s'ouvrit brusquement, laissant passer un air plus chaud. Il savait qu'il ne devait pas oublier de faire une déclaration, que l'on consignerait par écrit, sur l'état lamentable de la vie en prison. Il pensa aussi qu'il serait peut-être bien pour lui de dire qu'il ne regrettait rien. Pas même la vie. Puisque pour celui qui va mourir, plus rien n'a d'importance. P.B. espérait mourir ainsi, sans souvenirs, sans remords ou regrets. Devant la mort, sa vie, ses crimes n'étaient plus rien. Il n'y avait qu'à suivre les techniciens de la mort.

Après des années d'attente, on venait enfin le chercher.
Un vrai bonheur.



NICOLE BROSSARD

Tressaillir

c'est un mercredi tranquille
personne ne se révolte
la lumière gagne le corps
roule autour des poignets
ténèbres en garde à vue

on parle tout bas
de glisser vers l'abîme
défiguré
loin de l'humanité

au matin j'ai un chiffre dans le sentiment
un œil de deuxième personne au pluriel
je continue moi ensemble nourri
de règne animal et d'*azul*

voici que tu surveilles les virgules
qui effacent et refont la nuit
voici que le moment venu tu caresses
une nappe d'eau et sa logique
d'embrassement

je dis ce qu'on dit
de ne pas mentir
c'est infiniment
risqué, et nous respirons

une heure avant l'été
la nuit avait un corps
je t'aimais partout
comme dans certaines phrases
au bord d'un lac
et de l'univers

comment ça va dans ton âme
et la colère et la tendresse
langue je dirai quoi à qui
du haut de ma cage thoracique
langue viens-tu
dans mes pensées
dehors dénicher le sel la certitude

L'USAGE DES VERTIGES MINUSCULES

qui voudra encore s'entêter de réel
balbutier dans le répertoire
des armes et des boucles en série d'autrui

debout notre corps n'en pense pas moins
la mer, la faim, la manœuvre mystérieuse
de l'air et de ses bonds fabuleux dans la poitrine

à bonne vitesse d'ombre
sortir de soi exige de filer doux
entre siècles et galaxies marelle céleste

notre mythologie de nuit millénaire
quelques noms de bêtes au cœur arraché
la transparence fruitée de nos sexes

tout ça sort de soi vivant trop bref

LE DEDANS DE QUELQU'UN

je dis le dedans de quelqu'un sans savoir
à partir de quel muscle os ou ligament
si c'est une ligne d'horizon dans le cerveau
ou nœuds de nuit dans la gorge
sans savoir si c'est tendre
ou vaste verbe avec un nom

LE DEDANS DE QUELQU'UN : VERSION 2

d'abord une idée de ténèbres
puis j'ai des mains
quelques syllabes et je largue
mais le flot revient
et le monde du dedans s'étale
avec des rives de silence botanique

LE DEDANS DE QUELQU'UN : AUTRE VERSION

il y a que c'est touffu
facile de se dire en amour de vous
d'un autre siècle
avec images de barques lentes et de falaises
au milieu de langues mortes
il y a que je suis navrée dans ma poitrine
que tant d'absolu soit sans jardin

LE DEDANS : VERSION 3

même s'il n'y a personne
l'essentiel roule avide d'entrailles et d'enfance
dessine ses propres lignes de vie
et anecdotes pas tout à fait cannibales
même en l'absence de pronoms
l'essentiel absorbe la chaleur
des fresques de délire et d'aveux

LE DEDANS

sans lux(e) la langue est invivable
aussi je vais rapide
si on ralentit si on efface j'insiste
il me faut jongler bref
ailleurs mouiller longuement m'attendrir

alors viens donc narration j'attends
tes questions indiscretes tes idées de *fun vert*
c'est tout simple, et douleur on peut raconter
substituer les carnivores

LE DEDANS INVERSÉ

la grammaire, l'écho tu aimes
c'est sable, une âme
un peuple, des jambes
ce sourire
tout à coup c'est avec les poumons
souvent ça tourne en rond
espoir de superstition

au large une écume fertile de vie intime

ciel épelé qui foudroie
jusqu'aux pupilles

c'est trop d'amour et pas assez
de nuit
après on dit c'est le Nord
et on se couche avec une femme
on redort une nuit tout entière
dans un silence de joie immobile

soudain je suis au début du vent
je voudrais comprendre
les mammifères et notre humanité
le corps à corps du deuil
le monde effondré dans nos images d'adieu
comment nos lèvres
et le côté géant de la mer

d'autres fois c'est suspect je deviens
une génération un lierre
un déroulement d'ombres et de dialogues



ANDRÉE A. MICHAUD

Migrations

HISTOIRES DE PIGEONS
ET AUTRES OISEAUX DES VILLES, DES MERS ET DES CHAMPS

TEXTE EN COURS, SE BÂTISSANT AVEC
ET SELON LES OISEAUX DE PASSAGE

Don't let the walnut-size brain fool you.

NICKY CLAYTON, NATIONAL GEOGRAPHIC,
« MINDS OF THEIR OWN », MARS 2008.

Est-il nécessaire de savoir qu'on les appelle aussi *Hirundo fulva*, *Hirundo rustica*, *Hirundo pyrrhonota*, pour aimer les hirondelles?

Je sais très peu des migrations des oies sauvages, mais je ne peux envisager un ciel d'automne sans ces cris qui s'annoncent au loin derrière le vent.

JP JP JP

L'heure des animaux coupés plein les arbres.

Bruit d'envol et bruit de chute.

ROGER DES ROCHES, NUIT, PENSER.

Le dernier pigeon migrateur est mort en captivité au jardin zoologique de Cincinnati le 1^{er} septembre 1914.

Au siècle précédent, et bien avant cela encore, on comptait ces pigeons par milliards et leurs voliers pouvaient s'étendre sur des milles et des milles.

En 1813, John James Audubon, le célèbre peintre et naturaliste américain, raconte avoir observé le plus grand volier de pigeons migrateurs qu'il ait jamais aperçu. Fasciné, il suivit les oiseaux sur les 55 milles séparant Hardensburgh de Louisville au Kentucky. «L'espace en était littéralement rempli», écrit Audubon. «La lumière du jour, en plein midi, s'en trouvait obscurcie comme par une éclipse.»

Mes grands-pères Joseph, un seul nom pour deux grands-pères, ma grand-mère Élise et ma grand-mère Angéline ont peut-être entendu leur propre père, au coin du feu ou dans les champs jadis sentant bon l'été sans pétrole ni fumée d'usine, leur raconter le passage de ces grands vols d'oiseaux sauvages transformant en nuits criardes des jours entiers.

Les arbres envahis. Le sol jonché de plumes et d'excréments.

Des mille et des milliards.

Et les clairières fouettées de battements d'ailes. D'ici jusqu'au Guatemala. Des mille et des milliards.

Ils s'appelaient tourtes voyageuses, colombes voyageuses, pigeons migrateurs, mais on les nommait aussi pigeons sauvages, pigeons des bois, pigeons à gorge rouge et pigeons à tête bleue.

Tant de couleurs dans le ciel noir.

Puis vinrent les arbres coupés, la déforestation des bords de mer, les armes : fusils, bâtons, perches, pierres et filets, cent barils de pigeons écoulés quotidiennement sur le seul marché de New York.

Il n'y a pas longtemps. Un siècle et demi.

Angéline, Élise et les deux Joseph ne virent jamais les pigeons. Leur mère, peut-être, leur père, courant vite à l'étable à l'approche de la nuée sombre.

Et qu'en sera-t-il des palombes, maintenant, des pigeons ramiers, dont l'espèce s'éteint sanguinolente dans les plateaux d'argent des cinq étoiles?

Il n'en sera rien qu'un souvenir.

Et les autres, nos survivants, se demanderont dans quel incompréhensible dessein l'homme planifiait l'extinction du vivant.



Dans la flaque d'eau bordant le sentier du parc gisait un pigeon ailes écartées.

Dans la position de la colombe divine s'élevant vers les cieux.

Esprit saint et esprit de la nature mêlés.



Puis, après la mort, les mouches, les charognards, la carcasse qui s'assèche. Près du trou d'eau ne subsistent que quelques plumes rappelant la forme d'une aile s'ouvrant pour l'envol. Esprit et lois de la nature mêlés.



Sous les érables gris, quelques corneilles poursuivent un chien. L'air embrumé est empli de leurs croassements.

Qu'a dit le chien? Qu'a fait le chien courant après sa balle?

Dans l'air qui sent tous les matins de bruine, je marche au milieu des corneilles, des balles égarées par les chiens, et j'aperçois d'où vient l'affolement des oiseaux.

Tassée au pied d'un arbre, une jeune corneille tombée du nid découvre l'univers au ras du sol. Immobile avec l'arbre. Tous les deux dans la bruine. Immobile et muette. Tant que l'œil est ouvert, la peur continue d'exister.

Dans le matin je marche. J'écoute l'herbe et les arbres.

Dans les branches où chante un oiseau vivant, il y aura un oiseau mort. *That's life*. Un commencement se résumant en quelques cris. Une fin, toujours la même, de la poussière retombant sur les cris.

Mais les croassements sont vivants, qui traversent le parc, qui pénètrent au creux des maisons ouvertes. C'est un matin d'été.

Dans la bruine où je marche, l'instinct de la corneille fond sur les chiens.

C'est la vie. *That's life*.

Immobile avec l'arbre, je ne peux rien pour l'oiseau qui mourra. J'entends l'herbe mouillée.

Je ne peux rien et je marche... Un autre parc et des oiseaux. Un autre jour et du soleil.

Un épervier de Cooper imprimant son ombre sur la fuite d'une bête.

L'épervier s'abat sur la bête et mange. L'épervier de Cooper survit.

Dans l'herbe fraîche un peu de sang.

Un oiseau déchiquette sa proie.

Autour de cet oiseau trois autres dansent. Trois autres oiseaux crient. Le ventre creux.

La nature est un ventre creux.

Des ailes encore se déploient sur la petite bête. Si peu de sang et des viscères. Quatre oiseaux et huit ailes. Des lambeaux de fourrure sécheront demain sur l'herbe rase en plein soleil. Car la vie se nourrit à la vie.

Et moi aussi, ici, maintenant, je mange de l'oiseau mort et me nourris d'autres oiseaux agonisants.

Car l'écriture fait parfois œuvre de charognard.
Et la compassion, soudain, la douleur ont presque honte.



Un autre pigeon, là-bas, sur le balcon d'à côté, lissant ses ailes, sa queue, ses ailes, sa queue, enduites d'une matière semblable à celle recouvrant le corps des cormorans happés par une marée noire. Pendant trois jours ainsi, lissant ses ailes, sa queue, ses ailes, juché au faite d'une porte à demi ouverte où on l'a fait fuir, les ailes, la queue, les ailes... Toujours vivant un mois plus tard. Saloperie, dit Lili, ces oiseaux sont de la vermine. L'homme aussi, dit Lulu, l'homme aussi, qui crée des dépotoirs pour la vermine. Et l'oiseau s'évertue, nettoie le mal et la saleté. Pour connaître un été. C'est une raison de vivre. Pour connaître l'été.



Quand j'étais enfant, la forêt d'automne s'emplissait de perdrix aux odeurs de feuilles mortes et de chair rose. Les bécassines au cou nerveux aiguisaient leurs longs becs sur les cailloux bordant la route. Avant la nuit. Quelque part après le souper, quand les merles embellissent la beauté métissée de la brunante.

Les moineaux picoraient le pain lancé sur la galerie. Du pain blanc sur la neige blanche.

Ne jamais, au grand jamais, laisser mourir ce qui vous apaise.

Et les corneilles, les magnifiques gueulardes au lustre noir, se perchaient dans les arbres dénudés.

Quelques printemps amenaient des nids d'hirondelle. Les rouges-gorges extirpaient les vers de la terre tiède après la pluie.

Cachés dans les gouttières et les feuillages, juchés sur quelque arbre invisible, les gros-becs fondaient sur l'odeur des graines dispersées par Tommy.

Les outardes annonçaient les feux de bois, les détonations des fusils.

Le chant des étourneaux moqueurs nous trompait sur ses origines.

C'était le temps où les oiseaux multicolores n'existaient pas dans notre monde.

Nous étions bien, je crois. Ce bestiaire était notre ciel.



Loulou nous décrit ce qu'est un dortoir de corneilles. Des milliers de croassements noirs. Partout dans les arbres qui bougent. La peur qui vous saisit au sortir des maisons. Des images évoquant Alfred Hitchcock ou les funestes paysages de Wes Craven.

J'aimerais un jour m'endormir avec les corneilles. Un jour qui pourrait s'appeler toujours. Mais ne pas avoir froid.



Je lisais *Un enfant de Dieu* de Cormac McCarthy. «Y aurait-il eu plus noires provinces de la nuit qu'il les eût trouvées.» L'homme dont il est question se nomme Lester Ballard. Il tue les femmes parce qu'elles sont belles.

Je lisais McCarthy sur la galerie. Le soleil tapait encore fort avant l'odeur des barbecues. La buée glissait de mon verre de bière, dessinant un cercle parfait sur la table ombragée, produit de l'eau, de la chaleur, et de quelque hasard

sûrement: où serait le cercle si je n'étais pas là?

Une fin d'après-midi d'été. Un pigeon qui buvait tranquille dans le bol de Manouche.

Puis le vacarme est arrivé. Rien à faire contre la vacarme, jamais. Objets lancés, pierres frappant l'escalier de métal. Suivis du boucan d'un idiot, balai brandi vers le pigeon. Dans le visage de l'homme idiot: toute l'imbécillité de la violence. Le pigeon effrayé réfugié près du coffre où nous rangeons les outils de l'été. Le pigeon près du coffre. Debout sur une seule patte, l'autre cassée. L'homme au balai veut tuer. Son souffle court est celui de Ballard. Je m'interpose entre la mort et le pigeon.

Mais le pigeon mourra. *That's life*. Je ne suis pas Dieu et Ballard est un homme. Ma main levée n'aura entraîné qu'un sursis.



Aucun pigeon ne vient plus boire dans le bol gris. La chatte y boit seule au matin.

Aucun pigeon ne roucoule plus dans la ruelle.

Car la sorcière disait ces oiseaux chient, ces oiseaux sont vivants. Exterminons ces oiseaux trop vivants.

Ils ont disparu avec l'autre oiseau, celui qui léchait ses ailes et sa queue.



Le soleil s'est couché sur le cercle parfait dessiné sur la table.

«Ballard souleva la morte. Elle était gluante de sang. Il la mit sur son épaule et regarda autour de lui.»



Quelques rayons plus foncés que la lumière, au couchant,
transpercent la transparence où glissent les goélands.
C'est près du lac. C'est près de la rivière aux arbres morts.
C'est peut-être chez nous.
Il fait beau dans le soir.



Le pigeon du zoo de Cincinnati était une pigeonne. Elle
s'appelait Martha.



Assises à l'avant de l'auto, elles parlaient de la mort devant
la lumière des feuillages.

Elles parlaient de maman, de l'hôpital et des ses odeurs
asphyxiantes, glissant sur les mots dangereux et les ran-
geant dans le silence.

Nous ne parlions que de cela, depuis l'hôpital et ses corri-
dors bleutés, refusant le mot *mort* pour notre mère.

Ce maudit mot et ses sursis.

L'oiseau planait contre le vent, direction sud.

Tournée vers le vert d'un printemps frileux, je parlais aussi
de la peur. Sachant que le mot allait arriver un jour. C'est
le seul mot inévitable.

L'auto roulait vent derrière elle, direction nord.

Puis la couleur des arbres et du printemps s'est arrêtée.
Quelques cris redoutant le pire ont prononcé le nom de
Dieu.

Peut-être tapi là dans les feuillages, le dieu invoqué n'a
rien fait.

Un oiseau a volé, un oiseau a chuté.

Comme n'ont pas appris à le faire les oiseaux vivant dans
le ciel.

Deux trajectoires filant vers la rencontre de la chair et du métal.
 Une voiture roulait dans les verts feuillages. Avec trois femmes et un oiseau, trois sœurs. Un oiseau virevoltant. S'inquiétant des bébés restés au nid, de tous les bébés s'épuisant en pépiements.
 La nature est un ventre creux.



Quel était le nom de l'oiseau? *Hirundo rustica* ou *Sturnus vulgaris*?
 Quelle était cette superstition voulant qu'une vie prise au ciel doive être payée d'une mort sur terre?
 Maman, pensais-je. C'est le seul mot inévitable.
 Et les autres pensaient aussi.
 Trois femmes. Trois filles.
 Qui cherchaient le nom de l'oiseau volant direction sud.
 Qui parlaient de la mort.



Combien entre-t-il d'oiseaux vivants dans la carcasse d'une voiture?
 Combien faudrait-il d'oiseaux pour faire le poids, agglutinés dans une masse compacte empêchant leur vol de se disloquer?
 Combien de pépiements serrés les uns contre les autres?



Un million d'oiseaux marins meurent chaque année après avoir ingéré des débris de plastique dans ce qu'on appelle la Ceinture de déchets du Pacifique Ouest et Est, aussi nommée Vortex d'ordures, Grande zone d'ordures du

Pacifique, soupe de plastique, poubelle du Pacifique, plaque de déchets du Pacifique, d'une superficie englobant deux fois celle de l'État du Texas. Les poissons y nagent, y suffoquent, y meurent, avec les mammifères marins et les oiseaux préférant l'eau salée à la terre ferme.

Le Vortex est une île où l'on nage. Un sixième continent, dit-on, le seul que n'auront pas créé les mouvements de la pierre et du feu.



La photo montrait un albatros. Étendu sur le sable, un bébé albatros.

« *A chick* », disait la légende.

Dans le ventre ouvert du bébé, trois cent six morceaux de plastique. Des bleus et des rouges.

Quelques turquoise. Des jouets pour l'enfant.

De la couleur passée des lagons d'eau claire, des calmes océans d'anciens tableaux paradisiaques.

Car le paradis est ancien, dit Lulu à Lili. D'avant l'homme inventant des dépotoirs où les rats s'enverminent. Des égouts coulant dans le Pacifique.

Trois cent six morceaux de plastique.

Cent millions de tonnes de déchets.

Cent mille mammifères marins.

Un million d'oiseaux.

Et quel nombre d'années encore?



Que peuvent lire les nouveaux aruspices dans les entrailles des goélands, le corps éviscéré des albatros?

Une histoire triste. Une histoire dont la fin approche.



L'homme qui a photographié le bébé albatros s'appelle Chris Jordan. J'aime le nom de Jordan. J'aime aussi Mulligan et engoulevent. Les mots qu'on aime ne s'expliquent pas.



Trois mois se sont écoulés. Les pigeons ne sont pas revenus. Morts pour toujours. C'est affreux de penser à ce toujours.

De la vermine, disait également la sorcière.



En attendant d'autres oiseaux, je pense à Lulu et Lili, aux sœurs qui ne veulent pas du mot *mort* pour leur mère. Je pense au voliers d'Audubon que n'ont pas vus les deux Joseph. Je pense aux chats qui suivront les oiseaux. Je pense au cinéma et me demande si les oiseaux d'Alfred Hitchcock, si les oiseaux de Daphné Du Maurier avaient compris.

Probable.

Don't let the walnut-size brain fool you.



JEAN-MARC DESGENT

Chers parents et amis

Dis-moi, trésor papa, mes guerres civiles,
dis-moi, trésor cadavre à la beauté qui m'éclaire tout.
J'étais des doux donnés avant ton état qui n'est plus.
Les choses qu'on fait avec son âme ruinée.
Finis, le cœur marcheur, les sangs.
On emballe le grand corps, je suis enfin au monde,
c'est ce passage à moins zéro ; adieu, dehors,
c'est du dragon qui me prend, me chauffe, me pénètre,
dragon-papa, c'est pas ta voix mais, tes langues en moi.

Ceux qui meurent le ciel,
boire la cuisse gauche, toujours la gauche,
mordre la droite, toujours l'athlète,
chercher les fièvres portées par les révélations d'être,
les miennes de corps et les miennes de mort
apparaissant, surgissant, vues de haut et vues de biais.
Avec le soleil pensant, il y a le don inutile du beau baiser.

Je dis tout vrai dans la brûlure debout,
les feux vers les débris, moi qui pense bête,
petite chose navrée, la solitude apache.
Un mort, deux morts, trois morts, quatre morts, jusqu'à
sept, même,
ne sont pas le vent, le vite, le passager, l'insaisissable,
la déboussole, l'égarement, la poussière qui va, qui tourne :
c'est sans enfants, la nuit rampe et m'épouse.

Maman-papa, papa-maman, on va au viol
et c'est mon dernier mot sur la foudre,
ça n'a pas de langue intime,
c'est tout tué cette histoire-là, je suis jappé,
je vous tends ma gueule, et vous en sortez des aphasies.
Vous avez encore la posture droite, droite, le couteau,
laissé là au milieu de ma tête.

Je suis tout déshabillé de tout,
mon cœur est illisible et fait le mal de l'os.
Je suis un trou ou pas vraiment.
Entre tant de cuisses par jour, je me finis,
je me disparaïs par le sang.

Certaines figurines de jardin avec corps fixes, corps
bouchés,
filles à bout portant, manière cadavres obligés...
Sacs à dos ou sacs à mort, sacs d'école ou sacs à mort.
C'est appeler les ténèbres, le Capital: les décervelées,
toutes ces jambes, tous ces bras.
Je tire sur une corde avec poulie pour que mon sexe lève.

Ma mère ici, elle est si morte.
Mon crâne, je n'habite plus rien,
mes désirs que je déparle dans ma propre cavité.

Langues, loin.
Je suis traversé par les pères, pères, les femmes, femmes,
les cœurs, cœurs, les meurs, meurs!
Mettre au jour ma bouche par votre bouche et mon
autre orifice:
moi, deux fois tous,
si effrayé d'être pendant le sang.
Mes deux ressemblances: un tunnel pour les autres
étouffés,
et mon criminel cloué à votre place.
Je suis mortel, c'est vrai, et fin de non-recevoir.

On va vite à la solution finale:

je suis une mal tombée.

Peu à peu, mon enveloppe de vestiaire,

fermé le corps, réduit le corps,

et cette autre béatitude, je suis pensée pendue.

C'est ça, le cœur vivant mes fentes bénies,

je suis nombreux, nombreuses :

les mortes à terre et leurs toutous par terre,

je suis décrite habitée mais, je ne m'apparais pas.

Chers parents et amis, je ne me rends pas bien compte.

YANNICK HAENEL

Notes sur le combat spirituel

Je n'ai jamais tenu de journal. En janvier 2009, tandis que j'essayais d'écrire la troisième partie de *Jan Karski*, j'ai rencontré des difficultés qui m'ont paru insurmontables, je ne voyais plus les phrases. Alors j'ai pris des notes. J'ai attendu. J'ai multiplié les nuits blanches, jusqu'à ce qu'il soit possible de crever la taie.

Je recopie certaines de ces notes. Comme les cinquante dernières pages du livre, ces notes ont été rédigées à Cinquale, un petit village de Toscane, au bord de la mer Tyrrhénienne, où je suis parti m'isoler l'hiver dernier. Les pluies étaient incessantes, diluviennes. On gelait. Les journaux italiens parlaient d'une *vague de froid* historique. Le village était absolument désert.

J'ai réglé l'ordinateur afin qu'il joue en boucle les *Suites françaises*, les *Partitas*, les *Inventions* interprétées par Glenn Gould. La musique ne s'arrête plus : jour et nuit, il y a Bach. La lumière et l'ombre s'agitent dans la chambre. Depuis le début de l'hiver, je ne sais plus ce qui est favorable, mais il me reste la confiance. Il est juste que la clarté veille sur ce qui s'écrit la nuit. Je regarde cette nuit par la fenêtre comme par le hublot de l'arche de Noé. La pluie ne s'est pas arrêtée depuis quatre jours. La colombe s'est sûrement noyée.

J'ai rapproché tout à l'heure mon visage de la fenêtre. Il me semble qu'on discerne, à travers la pluie, l'étendue de l'avenir. Le présent n'est plus qu'une étincelle. C'est moi qui sortirai de l'arche.

Alors il se disait: tout ce qui pouvait arriver est arrivé, la réserve des événements s'est vidée d'un seul coup. Et il répétait la vieille formule évangélique: *tout est consommé*. Mais ce n'était qu'une consolation, car le pire continuait, le pire n'en finissait plus d'avoir lieu.

Quand j'aurai tracé les derniers mots de *Jan Karski*, l'instant redeviendra celui du cercle. Je ne serai plus opprimé. Je ne retiendrai plus mon souffle, comme si je nageais au fond de la Terre. Je vois déjà la dernière phrase apparaître, celle qui me permettra d'en réchapper; je devine son éclat.

Qu'est-ce qui va apparaître à la fin? Je ne m'appuie contre aucun mur. Cette nuit, j'ai écrit des pages qui s'avancent dans une clarté, comme si la solitude se transmettait à elle-même un secret.

La Loi s'éloigne. Ce que j'écris avec Jan Karski s'affranchit du règne. Terme et commencement.

Le Messie: comment il est caché dans la vie de Jan Karski – dans les plis de son attente. Comment Jan Karski a tué Dieu en lui (comment Dieu est venu se tuer en lui); et pourtant les tombes s'ouvrent à chaque instant dans sa tête.

Écarter avec la main un rideau de démons. Plus aucune ressource. Ne pas se laisser détourner – surtout pas cette nuit.

Chaque mot dans la main des esprits se retourne, et prend le sens inverse. Ainsi veulent-ils mâcher mes phrases, me les redonner toutes mortes, et que je les écrive *quand même*. S'accrocher à chacune de ses phrases comme au gouvernail du Pequod.

Comme les deux types, le jour du nouvel an, qui ricanent, et ne cessent de *fausser mes paroles*. J'appellerai à l'aide quand ils arrêteront leur ménagerie.

Les possibilités spirituelles de vivre sont nombreuses, mais elles suscitent chacune leur obstacle, lequel à chaque instant vient à elles afin que s'accomplisse le saut.

Une accumulation de tourments qui se condense en une phrase lumineuse. Chaque phrase est en chemin parmi les errants, et se délivre de l'errance.

(Celles qui ne se délivrent pas sont là aussi; comment les distinguer?)

Une histoire secrète se joue actuellement avec ton âme, et la met en danger. La pluie couvre le combat. Celui qui parviendra à te vaincre s'en ira avec tes cachettes.

Je reste au lit toute la journée, emmitoufflé dans mon manteau. Le chauffage ne marche pas. Il pleut toujours, le jardin déborde, bientôt l'eau montera jusqu'au seuil, elle entrera dans la chambre pour avaler mes phrases. À force de fixer l'écran de mon ordinateur portable, mes yeux se détraquent. Des clignements nerveux m'empêchent de dormir. J'écris maintenant toute la nuit, et je m'endors, les yeux gonflés, vers dix heures du matin.

La question de Dieu rencontre celle de l'insomnie. Lorsque Dieu est en agonie, on ne peut plus dormir. Dans la souffrance de Dieu, le pire ne s'arrête jamais. Ce n'est pas pour punir les hommes que Dieu se retire et laisse la place à l'extermination: Dieu se déserte lui-même – et alors le monde se suicide.

Un Dieu muet, pense Jan Karski. Un Dieu qui n'a même plus le pouvoir de condamner le monde parce qu'il a manqué d'y porter secours. A-t-il au moins la possibilité de se condamner lui-même? Le secours: s'il existe, d'où vient-il? S'est-il engagé dans le parti du deuil? Je n'ai plus de vocation, pense Jan Karski; le

chemin du messager témoigne pour chaque chose qu'on lui ôte. Il se déploie dans la solitude sacrificielle.

Celui qui a entendu ce que les autres n'entendent pas, personne ne l'entendra. Les Alliés sont vis-à-vis de Jan Karski comme les compagnons d'Ulysse: ils se sont bouchés les oreilles avec de la cire *pour ne pas entendre*. Ne pas oublier que les compagnons d'Ulysse, dans une autre scène de l'*Odyssée*, sont des pourceaux.

Tremblements autour des yeux, mais ma joie est extrême. Je suis seul, avec la musique, avec la détresse glorieuse de Jan Karski. Plus de psychologie, juste les os. J'écris six heures d'affilée, je m'endors, je me promène sous la pluie, je me remets à écrire. Le vif est en train de l'emporter.

Les tribulations du démoniaque. Le pacte entre les staliniens et les nazis. Hitler et Staline jouent ensemble. Le cauchemar de cette nuit, dont je suis sauvé par un coup de téléphone.

Qu'y a-t-il dans les ténèbres? Peut-être sont-elles, justement, sans contenu. Ce qui se dispense *depuis les ténèbres* agit selon la logique du pire, qui se débarrasse de chaque homme, l'un après l'autre.

Mais quand on demeure longtemps à hauteur des ténèbres, quand on s'agite dans son gouffre, il arrive un moment où l'on se découvre mystérieusement favorisé — où le pire *abrite*.

La pluie a cessé. J'ouvre la fenêtre. Les montagnes, au loin, sont couvertes de neige. Les pins se découpent sur le ciel avec une clarté qui me fait du bien.

L'espèce humaine a inventé les œuvres d'art et les camps d'extermination.

«Ébranler la conscience du monde»: c'est l'expression de Jan Karski, celle qu'il prononce dans *Shoah*. Les deux Juifs du ghetto de Varsovie, dont il porte le message, lui ont

demandé, en 1942, d'alerter le monde sur le sort des Juifs. Peut-être arriverez-vous à *ébranler la conscience du monde*, lui disent-ils. Non seulement Jan Karski n'a pas ébranlé la conscience du monde, mais il a senti que le monde n'avait peut-être pas de conscience, que l'idée même de « conscience du monde » s'était effacée, que l'Histoire n'est jamais que le processus par lequel la conscience s'efface progressivement derrière chaque événement, au point que plus rien n'existe en dehors du mal.

Jan Karski n'est pas un survivant; il n'a pas eu à survivre – mais à *revivre*. Revivre, c'est-à-dire à la fois se remettre à vivre, et vivre à nouveau, avec des mots, ce qu'on a vécu. Revenir des morts = accéder à la parole.

Ce dont il témoigne, c'est moins de l'extermination des Juifs d'Europe, que de l'impossibilité qu'ont eu les Alliés d'entendre une telle nouvelle. Il y en a qui ne croiront pas ce que je raconte en 2009 – qui ne *voudront* pas –, alors, en ce point aussi, je rencontrerai Karski (je lui serai fidèle).

Une troupe de messagers erre dans le temps. Dans certaines villes, ils trouvent des hommes et leur parlent; mais à proportion que s'ouvre leur bouche, les oreilles se ferment.

Et si parfois il voyait une croix dans ses rêves, il n'y avait plus personne sur elle. Quelque chose était sorti des camps nazis et des camps staliniens pour se propager partout sur la Terre; en quelques dizaines d'années, cette chose avait affecté l'ensemble des choses, au point de *prendre leur place*.

Les morts ont entendu Jan Karski, pas les vivants. Donner à entendre aux vivants celui que les morts ont entendu; faire savoir comment les morts entendent les messagers. En chemin, ne pas devenir fou.



SERGE PATRICE THIBODEAU

Marie de Magdala

I

J'ai défait ma coiffure et la cendre
A imprégné la racine de mes cheveux.

Amère, j'ai rôdé pendant sept ans
Entre les portes de Jérusalem,
Parmi des hommes qui divaguent,

Des attardés qui font crisser leurs pneus.
J'ai ignoré les blessures à mes pieds nus.

J'ai effeuillé les pétales de la rose
Au fil des jours de la semaine.

J'ai tourné le dos aux imbéciles
Qui m'ont offert de l'argent
Aux quatre coins des trois chemins,

Ceux qui font mentir les Écritures,
Hargneux, dévisagés par une barbe.

Un matin, la mort m'a empêchée
De traverser la rue ; j'ai attendu,

Elle est passée, malodorante, lèvres pincées,
M'a regardée droit dans les yeux
Comme si je lui voulais du mal ;

J'ai soutenu l'appel de son regard et,
Sans crainte, j'ai accepté son rendez-vous.

J'ai tracé de grands cercles
Entre les murs souillés de la ville

Où je traîne mes pas sans raison,
Où je ne peux m'empêcher de caboter
En longeant des publicités criardes.

Un étranger m'a offert un repas
Que j'ai accepté sans le remercier.

La lune farouche évente ses rougeurs
Dans les marais, au cœur de la ville.

Les points cardinaux n'ont plus de sens,
Ni le nadir ni le zéphyr,
Non plus que l'écho,

Ni mon ventre encerclé ni...
Accusez-moi de vouloir oublier.

Quelle route? Quel destin? Encore,
Une parole échappée d'une lèvre,

Un propos lancé au hasard,
Comme tu dis; mais si tu nous trompais?
Le non-dit m'inquiète.

Depuis qu'il surgit de toi, j'ai peur
Pour la première fois de ma vie.

Moi, Marie de Magdala, vagabonde,
Je n'ai léché les pieds de personne.

Parmi les fusillades, ici ou là,
Au cours des cérémonies hypocrites,
Ringards et déguisés de part en part,

Des hommes de loi ont insulté mon âme,
Entre les sept portes de Jérusalem.

II

Tu l'as entendu, toi, l'aveugle message
De la Voie, le grognement minéral

De la route ou du sentier,
L'appel du chemin de terre
Quand les hommes croisent la chair

Entre eux? Je suis, ose-t-il.
Que faire, sinon le suivre?

Le pain est pétri, la pâte lève,
Beau ciel d'hiver et son fier parfum,

La faim creusant des ornières
Au creux de l'âme: comment croire,
Avec des éclats de verre sous l'oreiller

Et les doigts tachés par la farine,
À ces mots rassis qu'on jette aux oiseaux?

On rivalise d'intelligence en cercle
Pour entendre ce qu'est la vie

Après avoir vécu. Il dit:
Je suis. Être, ose-t-il, prêt
Au retour, au recommencement,

Au mouvement perpétuel,
À la valise posée près de la porte.

Ça, la lumière, on y jette son corps,
On lui offre terre et mer,

Tout, même un profil éteint,
Pour que celui-là reprenne la route,
Pour qu'il enterre ce qui le tire vers le bas.

Parmi tout ce qui bouge, on le sait, on s'entend :
Rien de plus loyal qu'un rayon de lumière.

Tu es, dis-tu, la vigne prodigue ;
Celle qu'on a volée à mon père,

Après l'avoir mis à la porte, brutalement,
Le temps venu de l'assoiffer
Jusqu'à la mort. Son vin, mon sang,

Rien de plus qu'un butin de guerre.
Tu es, je dis, le vin d'un souvenir amer.

Par le roi, pour le roi, tous meurent,
Et il faudrait qu'on eût la foi,

Face aux drapeaux qui nous étranglent
De leurs couleurs tonitruantes,
Horizontales comme des lames zélées.

Que vaut, que veut un roi
Quand nos genoux refusent de plier?

Comme s'il fallait toujours cheminer,
Le visage renfrogné, jusqu'à l'abattoir.

L'esprit tordu d'un troupeau
Fait grincer des dents ;
J'emprunte un autre chemin.

Les bergers, la beauté, la bonté,
Ne sont plus de ce Monde.

LUBA JURGENSON

La Rue

Lorsque je me trouve dans une rue animée, une rue travailleuse dont les enseignes multicolores figurent un bel étagement d'activités humaines allant des plus basses aux plus sublimes, de la boutique du plombier à la devanture du luthier, lorsque mes yeux peuvent se repaître des trajectoires en tous sens de grappes de passants qui sans cesse s'égaillent et se reforment, offrant une foisonnante collection de profils, de faces et de dos et que je sens les couleurs de mes vêtements et la direction de mes pas s'accorder aux harmonies obliques de leur présence, un bonheur soudain me submerge, comme si mes mouvements, et les mouvements de tous, se confondaient avec ceux, distillés par le va-et-vient d'insaisissables archets, de la symphonie de Beethoven qui s'échappe par une fenêtre ouverte du troisième étage – ou de la symphonie de la vie. Alors, pendant quelques instants, les adultes que je croise me semblent œuvrer à quelque cause commune et les enfants paraissent porteurs d'une promesse indicible, et d'ores et déjà réalisée. Alors, l'invisible partition sur laquelle nous dansons notre existence quotidienne émerge devant mes yeux, gravée à l'enseigne du boucher ou de l'ébéniste, ponctuée du martèlement des talons sur le pavé d'une dame pressée. Je m'arrête un instant, les larmes aux yeux et, délivré soudain de tout souci, oublie la raison qui m'a fait sortir dans la

rue, prêt à m'en remettre aux autres pour accomplir la grande tâche à laquelle ma petite vie affairée prétendait participer.

Qui est le chef d'orchestre? Je l'ignore. Peut-être est-ce un autre moi-même qui se révèle à certains carrefours des grandes villes – car il n'y a que les grandes villes qui offrent cette diversité ordonnancée – à des moments où je m'y attends le moins. Quelque souvenir enfoui d'une attente comblée, et pourtant toujours en veille, a besoin d'un accompagnement sonore, grincement des roues d'un tramway sur les rails ou cri du vitrier, raclement du balais sur le pavé ou sifflement du facteur pour s'éveiller et m'inonder de sa quiétude et de sa confiance dans le happy end de l'aventure humaine, m'enjoignant de regarder le spectacle jusqu'au bout. C'est une forme d'élection après tout, me dis-je: dans un monde où des ombres maléfiques et grotesques, fruit d'imagination de nos grands écrivains dénigreur de cités modernes, guettent devant les portails des immeubles, je possède, moi, un double – citadin invétéré comme elles, pourtant – résolument heureux.

À plusieurs reprises, j'ai tenté de saisir cet instant, de le capturer par la pensée, car il me semblait qu'alors, je m'emparerais de la clé de l'existence. Peine perdue, vous vous en doutez. Si j'avais été peintre, j'aurais essayé de le coucher sur la toile, car il m'est évident qu'il tient à quelque composition singulière, quelque agencement spécial, équilibre des êtres et des choses qui fait que chacun se retrouve précisément à sa place. D'ailleurs, n'a-t-on pas l'impression, lorsque l'on regarde un paysage urbain avec personnages, que l'artiste a justement cherché à immobiliser ce moment absolu où les ficelles auxquelles le monde est suspendu deviennent soudain visibles, car combinées de manière parfaite? Parmi les

contemporains, c'est Balthus qui me semble avoir su placer ces architectures de la délivrance au sein d'espaces familiers et si proches qu'il m'y convie comme dans une de ces rues muettement arpentées par mon âme. C'est des heures durant que j'ai regardé son tableau intitulé justement *La Rue* qui, par un heureux concours de circonstances, fut montré à plusieurs reprises dans la ville où j'habite. Peint l'année où je suis venu m'y établir, il m'y a rejoint, quelque cinq ans plus tard, lors de l'exposition à la Pierre Matisse Gallery, donnant une forme palpable à cette sensation qui me visitait déjà, quelquefois, au coin des rues Montgomery et Clinton par exemple, où je pouvais cueillir à la dérobée le souffle fugitif de l'Europe. Je ne pouvais détacher mes yeux de ses couleurs vives et brillantes, et surtout de l'auvent aux rayures rouges et blanches, ces rayures qui strient aussi les habits des personnages, montrant que le Tailleur de l'existence utilise la même étoffe pour habiller les êtres et les choses. Je suivais mentalement l'homme portant la planche de bois, car mon cœur était irrémédiablement rivé à cette ligne oblique, signe de ponctuation dans l'alphabet du monde, genre de tiret qui ordonnait le souffle humain en une danse, disons une mazurka à laquelle j'étais convié aussi, notre mazurka commune ! Je m'ingéniai alors, grâce à un subterfuge de la pensée, véritable tour de passe-passe suggéré par le tableau lui-même, à découvrir que l'espace de cette rue – ma rue à moi en quelque sorte – comprenait un sens inavoué, car inavouable, que c'était là un espace clandestin que le peintre s'amusait à fréquenter à la barbe de tous, si parfaitement révélé qu'il en demeurerait totalement caché, bref, qu'il s'agissait de la cité interdite, de cette enclave juive du Polonais Klossowski qui ne se montrait au grand jour que masqué par un pseudonyme (le Rabinovitch de la blague juive qui, après

avoir changé son nom en Dupont, préfère finalement se nommer Durand pour pouvoir répondre à la question «Comment vous vous appeliez avant? ») et par une solide dose d'antisémitisme bon marché. À la barbe de tous, ai-je dit. Un jour, devant un tableau de Chagall représentant un Juif à la barbe rouge et verte, deux types orthodoxes avec chapeaux à larges bords et papillotes expliquaient que le changement de couleur signifiait l'assimilation et que le passage du vert au rouge (ou l'inverse, je ne me rappelle plus) montrait que ce Juif était en train de perdre la tradition de ses pères. Je me suis intérieurement moqué de ces deux reliques ambulantes mais, plus tard, en découvrant la *Jeune fille en vert et rouge* de Balthus, je me suis dit qu'ils n'avaient peut-être pas tout à fait tort. Rétrospectivement, les rayures des auvents prirent pour moi un nouveau sens. On a pu dire que Balthus avait saisi ce Paris d'avant l'automobile, un Paris nostalgique, éternel. C'est que, tout simplement, il avait peint un monde disparu, effacé définitivement, y compris de son propre souvenir. Mais pourquoi m'acharner ainsi sur Balthus, qui n'a pas grand-chose à voir avec l'histoire que je veux raconter et que ce préambule est déjà en train de grignoter de façon un peu trop vorace? C'est que l'instant de bonheur dont il sera question ici, et dont je dois me saisir pour mener à bien mon propos, est rattaché pour moi précisément à ce monde où la lame de rasoir ne s'était pas encore attaquée aux barbes de mes aïeux et où celles-ci se pavanaient, bien fournies ou indigentes, parfois même pas très bien peignées ou disons carrément sales, mais pour le moment bien noires, rousses ou grises et pas encore rouges et vertes. La rue de Balthus, me suis-je dit en regardant le tableau, n'est rien d'autre que ce moment où la communauté est réunie en l'attente de l'événement ultime, oui, je ne crains pas de le dire, l'attente du Messie,

et, plus encore, c'est carrément le moment où le Messie arrive, lui qui n'en finit pas d'arriver! Sans doute l'artiste aurait-il rejeté mon interprétation, avec fureur même, tout comme il a rejeté ses origines, mais qu'y puis-je s'il a peuplé sa rue de Juifs polonais, et qu'en voyant ce tableau, j'eus l'impression de feuilleter un album de famille, un de ces albums que j'ouvre parfois pour traquer les visages des disparus. Ça y est, s'écrit le lecteur, encore une enquête sur le grand-père anéanti dans le ghetto de Varsovie, le voyage à l'Est, la recherche de traces... Pas du tout; d'ailleurs il ne saurait en être question, le rideau de fer qui s'est installé durablement oriente nos rêves ailleurs... Où donc? Eh bien voilà. L'année d'après, une nouvelle exposition de Balthus s'ouvre au même musée et, sur le catalogue, je vois que mon tableau préféré y figure. *La Rue*. Naturellement, je m'y précipite. Pendant quelque temps, j'ai l'impression de jouer au jeu des «sept erreurs». Les deux adolescents qui s'amusent à se poursuivre sont à présent petits enfants, un imposant monsieur coiffé d'un chapeau les tient par la main — en rapetissant, ils sont devenus frère et sœur —, le maître-queue avec sa coiffe est suivi de deux autres passants masqués par la planche de l'ébéniste, l'enfant à la balle n'est pas encore né, quant au personnage central, il a, lui, vieilli et se tient devant une caisse qui ressemble à un orgue de barbarie. La lanterne qui se dressait fièrement au-dessus de l'entrée d'immeuble pend à présent telle une fleur fanée. Les couleurs, flétries elles aussi, ont perdu tout leur éclat, noyées dans une teinte sépia comme s'il s'agissait d'une photographie ancienne que l'on se serait amusé à retoucher.

Cela ressemblait à un cauchemar, un de ces rêves que l'on fait quand on est enfant : on cherche désespérément sa rue, sa maison, on croit se souvenir de son adresse, et voilà qu'on trouve enfin... des façades lézardées, des

fenêtres aveugles, un ciel crépusculaire suspendu aux lanternes qui se tiennent l'échine courbée. L'instant d'après, je m'aperçus que loin d'assister à une dégradation de l'image heureuse, j'avais au contraire enfilé le temps à rebours. La première toile, comme je l'ai déjà dit, datait de 1933, l'année où j'ai quitté Berlin. La deuxième avait été peinte en 1929, date à laquelle eut lieu un autre événement tout aussi important mais que j'ignorais au moment où je me tenais devant le tableau et que je conterai plus loin. La couleur sépia... Et oui, c'était bien la couleur du souvenir: le pinceau de l'artiste avait retracé la sinueuse progression de mon regard intérieur qui, depuis mon East Seventh Street (je ne sais pourquoi, tous mes logements étaient toujours situés à l'Est des villes où j'ai habité, vous comprendrez donc pourquoi il m'est impossible de revenir à Berlin), était allé quérir au cœur des images passées et floues mon *Abendgemütlichkeit*: la dernière réminiscence qui me restitue notre famille au complet, le soir de Yom Kippour 1913 où, blotti contre mon père à la synagogue, je ressentis pleinement, pour la dernière fois, le bonheur d'appartenir à une communauté, de faire partie des nôtres.

Ce qu'était cette communauté, vous l'avez sans doute déjà deviné. Non, ce n'étaient pas les fiers Juifs berlinois chouchous depuis plusieurs générations de la généreuse Allemagne de Lessing et de Mendelssohn, en laquelle ils se prélassaient tel un dormeur sur son lit bien moelleux, ne sachant comment se couler encore plus douillettement dans les draps soyeux et propres. Les faveurs de la terre d'accueil leur imposaient, outre les joues glabres, le nœud papillon, la consommation de turbots et de rôtis de bœuf saignants à la française, le mépris absolu à l'égard de la «juiverie», des «youpins», c'est-à-dire, de nous autres venus du shtetl hier et qui,

par nos longues redingotes, nos chapeaux, notre agitation fébrile, leur offrons, dans un miroir déformant, l'image de leur lointaine et inavouable origine. Bien entendu, c'est l'adulte que je suis aujourd'hui, et un adulte que six mille kilomètres séparent fort heureusement des lieux où se jouait cette comédie humaine, qui peut maintenant en parler ainsi. À l'époque, je ne percevais de tout cela que l'hostilité unanimement partagée à l'égard des Yakke arrogants. Car il va de soi que nous leur rendions la monnaie de leur pièce. C'étaient pour nous des vendus, qui essayaient de se faire passer pour des goïm, pour des aristocrates, et d'autant plus ridicules que nous autres, première génération d'émigrés (je suis né quelques jours après l'arrivée de mes parents à Berlin), nous voyions la parfaite inutilité de leurs singeries. Ils restaient malgré tout des Juifs, des Juifs pitoyables dans leur désir d'effacer la honte de leurs origines. Naturellement, nous ne fréquentions pas les mêmes synagogues. Les leurs se trouvaient dans les mêmes coins que leurs tailleurs, dans la Friedrichstrasse ou la Leopoldstrasse, la nôtre était blottie derrière Oranienstrasse, et une série de cours exigües s'emboîtant à la manière de labyrinthes châteaux de cartes la séparait de la rue animée de façon à ne révéler son existence qu'au regard fureteur de l'exilé, ce regard inquiet et frustré qui partout cherche autre chose que ce qu'il voit et devine, sous l'apparence lisse des façades, un étagement d'espaces cachés. (N'est-ce pas là l'origine même de notre penchant pour l'exégèse, qui n'est rien d'autre que la nécessité de se repérer sur une carte que l'on ne parvient pas à lire, cette carte muette du monde que Dieu a mis entre les mains des éternels déplacés?) Je m'y rendais avec mon père aux grandes fêtes, et nous redoublions d'assiduité pendant les dix jours redoutables, entre Rosh Hashana et Yom Kippour, période durant

laquelle les poissons tremblaient dans les eaux profondes et les oiseaux dans les airs, suspendus à la décision de l'Éternel : le contrat d'existence était renouvelable chaque année à peu près aux mêmes dates. Je le compris bientôt, car celui de mon père, justement, ne fut pas reconduit cette année-là : combattant de la première heure, il fut fauché par l'une des premières balles avant la Nouvelle année. Mais à l'époque, je priais surtout pour ma mère, fragile et souvent malade, alors que mon père me paraissait solide comme un roc. Comme nous étions au deuxième rang, je m'amusais à lire les noms inscrits aux dossiers des chaises. Je les connaissais par cœur et le soir, pour m'endormir, me les récitais dans l'ordre, de droite à gauche : Haim Rosenberg, Morduhaï Birnbaum, Iosif Hirschfield... Je connaissais aussi les personnages que ces noms désignaient, mais j'avais beau assister, plusieurs fois par an, à leur métamorphose, il m'était impossible de m'habituer à l'idée que Haim Rosenberg dont la calvitie se balançait légèrement, menaçant de faire tomber la kippa plantée au milieu du halo luisant, était ce tailleur chez qui j'allais mendier des bouts de tissu pour rapiécer nos vêtements, ou que Morduhaï Birnbaum, cette espèce de grosse sauterelle enserrée dans sa redingote, était le reznik que je voyais tous les jours avec son tablier taché de sang. Les deux images refusaient de se superposer. Soudain, alors que l'office avait déjà commencé, je vis arriver un homme qui, de toute évidence, n'avait pas de chaise à son nom. Il s'arrêta, indécis, à l'entrée, puis se dirigea vers une place sur le côté. Je me rappelle le col haut de sa chemise blanche, dont j'eus l'impression qu'il était empesé pour l'empêcher de baisser la tête, et qui encerclait sa pomme d'Adam, lui donnant à la fois l'air d'un petit garçon — alors qu'il avait la trentaine —, impression accentuée encore par ses petites lunettes posées sur des joues que

la rondeur juvénile n'avait pas encore complètement quittées, et celui d'un monsieur très sérieux, voire pédant. Son dos bien droit et le regard attentif qu'il dirigea vers l'autel (je ne le vis pas sortir son livre de prières) m'ont fait penser, une fois de plus, que j'avais devant moi un très bon élève, mais un élève qui s'était trompé de classe, qui s'était égaré à l'école primaire alors qu'il était déjà au lycée, et qui, féru de science supérieure, ne comprenait plus le cours de mathématiques élémentaires auquel il assistait, ayant complètement oublié que deux plus deux font quatre.

Je vis que nos voisins l'observaient et me dis même avec étonnement que certains semblaient bien davantage préoccupés par la présence de l'intrus que par les paroles du rabbin. Je me sentais moi-même dissipé, perdais la ligne dans le livre et ne la rattrapais que bien plus loin, ayant coupé à travers la page. Ici, il faut dire que le missel était pour moi quelque chose de semblable à une carte géographique (oui, toujours cette même carte!), un espace où je me repérais grâce à toutes sortes de signes matériels qui jouaient le rôle de balises tels que la longueur des lignes, la taille des caractères et la distribution des blancs. Ces signes étaient pour moi comme des panneaux indicateurs (que l'on me pardonne cette image sacrilège, c'est qu'aujourd'hui je suis plus familier des autoroutes que des livres religieux!). Occupé à suivre le jeu des regards, je découvrais soudain que, dans la longue liste des péchés qui s'empilaient les uns sur les autres sur la page à la manière d'une pyramide, j'étais passé directement de celui que nous avons commis forcément ou volontairement à celui, sur la page suivante, que nous avons commis par des jugements téméraires, tous les autres ayant été escamotés dans les replis de la page tournée et bien lissés par les doigts nerveux de mon père. C'est donc ce jour-là que

j'eus pour la première et la dernière fois la sensation de comprendre à quoi servait cette réunion annuelle. À un moment, au tournant d'une phrase que je ne parviens pas à retrouver — et vous pensez bien que je m'y suis appliqué plus tard, y pressant la formule magique qui aurait pu capturer à tout jamais la rue du bonheur, lisant et relisant le missel —, les noms et leurs propriétaires se sont miraculeusement rejoints. Je compris que tout comme dans la vie, où chacun se trouvait derrière sa vitrine, à la synagogue aussi chacun avait sa place, plus que cela, je compris que la place que nous avions dans la vie était une sorte de projection, de reflet de celle que nous occupions à la synagogue (ou l'inverse) et qu'il fallait nous réunir ainsi pour que notre rue continue de vivre. Je vis des sortes de ficelles invisibles qui régissaient, comme dans un théâtre de guignol, les mouvements de chacun de nous, je les vis clairement de mes propres yeux et je sentis que là, l'espace d'un instant, nous étions parvenus, par un effort commun, à occuper la position parfaite qu'il fallait pour la perpétuation de notre communauté. Instinctivement, je jetai un coup d'œil à l'intrus : avait-il aussi sa niche dans notre monde si parfait ? Je le vis qui s'était levé et se tenait debout, toujours très concentré. Était-ce une empreinte passagère de l'éclat des bougies dans ses verres ronds, ou bien une larme embuait-elle son iris ? Je n'en sus rien, car il sortit bientôt. C'est alors que mon père lâcha : « Il se croit à l'opéra », si bien que pendant des années l'opéra, dont j'ignorais tout, m'apparut comme une annexe dégradée, et en même temps terriblement désirable, de la synagogue. Faut-il s'en étonner ? Les synagogues allemandes détruites ont l'air de théâtres sur les anciennes photos, et quant aux restaurants, aux théâtres et aux grands magasins berlinois, ils semblent être des synagogues. Le passé, en nous quittant, se drape dans les habits du sacré.

Avant qu'il ne sortît, il se passa quelque chose dont je conçus une honte et une mélancolie cuisantes qui devaient me ronger durant de longues années. Naturellement, je contemplais l'inconnu, comme tout le monde. C'était un homme jeune. De là où je me trouvais, il me parut d'une grande beauté. Je ne sais pas si c'était vraiment le cas, ou s'il s'agissait d'une illusion due à la lumière vacillante des bougies qui creuse des ombres si émouvantes à la surface des choses et des visages, et les rend pareils aux eaux profondes dont émergent, à la faveur de la pénombre, une pureté et une rigueur inconnues. Toujours est-il que son visage tourné vers moi de trois quarts, ses yeux clairs et pénétrants, la petite moustache bien soignée me donnèrent aussitôt l'impression que je me trouvais devant un être exceptionnel. Alors que je sentais une muette désapprobation suinter des barbes et des missels autour de moi, j'étais déjà intérieurement gagné à sa cause et désirais ardemment qu'il me jette ne serait-ce qu'un petit coup d'œil, qu'il me remarque. Plongé dans ses pensées, il promenait un regard vague sur l'assistance. Était-il gêné d'être là où personne ne le connaissait, où il ne connaissait personne, d'avoir inopinément pénétré dans ce lieu où chacun avait son nom inscrit sur sa chaise? Sans pouvoir alors le dire, je sentis néanmoins que le sentiment de gêne était sans doute incompatible avec sa fière démarche et son impeccable tenue, avec les quelques gestes dont je pus surprendre l'élégance lorsqu'il s'avança jusqu'à une chaise vacante et posa sa belle main aristocratique sur le dossier de devant, pour la retirer aussitôt dès que la personne – en l'occurrence, notre maître d'école au col parsemé de pellicules – rejeta la tête en arrière. Et soudain, au cœur même de la félicité retrouvée, à l'instant où le monde – mon monde, ma rue – prenait sens, je sentis remuer en moi le ver de la mélancolie et de la

détresse. Un instant, un seul instant, mais qui engloutit, me semblait-il, ma vie entière, je me regardai moi-même et je regardai les autres avec les yeux de ce jeune homme. Car il était évident pour moi qu'il nous regardait sans nous voir ou, plutôt, voyait-il à notre place quelque tableau que son imagination lui peignait. Toujours est-il que je me suis vu avec ses yeux, ces yeux qui se dérobaient, ne voulaient pas rencontrer les miens. Moi, alors petit garçon de huit ans qui ne connaissait guère de Berlin que ma propre rue, je compris soudain, par je ne sais quelle intuition qui me fut donnée à ce moment-là, l'existence d'un vaste monde où l'on ne portait plus ni barbe ni redingote, un monde où nous étions des intrus, des drôles d'apparition, des ombres grotesques sorties des sous-sols de l'humanité. Je me regardais moi-même par cette lunette inversée que le beau jeune homme avait mise entre mes mains sans s'en douter, et l'implacable appareil optique me livrait au ridicule : ma tenue de fête dont je me sentais si fier, celle de mon père que j'admirais tant et allais tâter dans l'armoire avant que nous ne sortions, tout me parut soudain pitoyable. Je me rappelle avoir entendu, quelques jours auparavant, une remarque de mon père disant qu'à présent nous avions atteint tout ce que l'on pouvait espérer. (On m'avait inscrit à l'école cette année-là, si bien que les désirs de mon père étaient comblés). Or, en cet instant, je sentis combien ce qui était pour nous le comble du bonheur pouvait sembler misérable à cet envoyé des sphères supérieures descendu auprès de nous, et c'est alors qu'une vague de pitié pour mon père, pour nous tous me submergea : une pitié qui me laissa inconsolable. Si le jeune homme avait posé sur nous un regard méprisant, je me serais ressaisi sous l'effet de la fierté et de la colère. Mais non, ses yeux étaient emplis de curiosité bienveillante et de

sincère émotion. Ses gestes empreints d'une harmonie qui puise à une discipline intérieure, cette rigueur musicale de chaque mouvement à laquelle ont œuvré plusieurs générations et qui, enfouie au plus profond de l'être, n'est plus perceptible qu'à travers le pli gracieux du pantalon et la fine lamelle blanche sous la manchette du veston – de sa « yakke » – disaient à sa place l'immense fossé existant entre nous, qui appartenions pourtant au même peuple. Je me souviens que, soudain, mes chaussettes grossières ont commencé à me brûler les pieds, les bretelles qui retenaient mon pantalon me mordirent aux épaules, bref, mes vêtements qui, jusque-là, avaient adhéré à ma peau comme un cocon confortable, salvateur, s'étaient transformés en cet instant en une lourde carapace, une armure qui révélait la barbarie de ma condition. La joie de la fête s'était évanouie. Lorsqu'il sortit, ce fut comme si le train de la vie s'en était allé, me laissant, les mains vides, sur le quai froid et gris de l'existence. Cela ne dura qu'un instant, comme je l'ai déjà dit. Mais cet instant devint une lourde pierre sur ma conscience, qui ne cessa de grossir et de s'alourdir lorsque le chagrin, me frappant moins d'un an après, s'ajouta à la honte d'avoir intérieurement déprécié mon père et ce qui venait de lui, en ce moment de liesse.

Vous avez compris: la rue du bonheur n'est rien d'autre qu'un tesson de mon enfance, de cette communauté à laquelle je me sentais appartenir et dont la douillette emprise se brisa ce jour-là; c'est un reflet de ma foi d'enfant que je tentai désespérément de ranimer par la suite d'année en année, de contrat en contrat, malgré les pertes et les deuils, et à laquelle je cessai de jouer définitivement en apprenant que le contrat de six millions d'entre nous n'avait pas été renouvelé, en gros, tout notre monde à nous, le monde du shtetl d'où je venais et auquel

je croyais plus fermement encore que dans l'Éternel. Les salles des musées ont remplacé pour moi la synagogue. Et ces comptoirs derrière lesquels je vois, comme si c'était hier, le tailleur Rosenberg ou le reznik Birnbaum, m'apparaissent aujourd'hui comme autant de vitrines dans le musée délabré de ma mémoire.

Je me nomme Stefen Betreffen. Si j'ai tardé à décliner mon identité, c'est simplement parce qu'il ne s'agit pas de moi dans cette histoire et que, dans un premier temps, je désirais ne pas y figurer. (Oui, oui, alors même que je racontais sur plusieurs pages mes souvenirs d'enfance, je croyais encore qu'ils n'apparaîtraient là que comme monture dans laquelle serait sertie une vie d'autrui). Je pensais pouvoir la narrer sans dévoiler les mouvements intimes de mon âme qui m'ont conduit à prendre la plume. Mon souhait était de rester dans l'ombre. À ce stade de mon récit, je comprends qu'il me sera impossible de m'y dérober et qu'il faut que je raconte les faits tels qu'ils me sont apparus, cela pour deux raisons. Premièrement, parce qu'il est des vies dont la trame finement ouvree est d'emblée entourée d'un halo de légende, si bien que nous n'accédons paradoxalement à leur vérité qu'en les laissant venir à nous par le biais de signes et de hasards qui n'ont peut-être rien à voir avec elles. Deuxièmement, parce que ces révélations successives elles-mêmes suivirent, comme je m'en suis rendu compte plus tard, une forme de dévoilement presque musical, affluant dans ma propre existence par vagues successives, à des années de distance, et que cette composition intime, qui ne se jouait que pour moi, me semble tout compte fait révéler la nature profonde de ce personnage dont je vais parler.

Je fis ma médecine à Berlin et, à l'âge de vingt-huit ans, partis à New-York où j'ouvris bientôt mon cabinet. Je

suis marié et père de deux enfants, deux filles qui ne parlent pas allemand : je n'eus pas le cœur de leur apprendre cette langue. Je vous entends vous exclamer : comment, pas du tout ? Vous les avez privées de cette richesse, de ce lien avec le passé de leur père ? Quelle langue leur avez-vous parlé ? Sans doute, le polonais, ou le yiddish, creusant l'histoire familiale plus loin, sautant l'épisode berlinois — après tout, on vous comprend, le traumatisme, la langue de l'ennemi... (Ou encore, en effet ! Aurait-on idée de s'adresser à un enfant en allemand, la langue des feldwebels !) Eh bien, vous n'y êtes pas du tout. Je leur ai parlé la langue du pays où elles vivaient, tout simplement. J'ai préféré balbutier mes premiers mots de tendresse dans mon anglais encore hésitant, dont je pénétrai maintes subtilités au fur et à mesure que mes filles grandissaient, apprenant d'elles les mille facettes d'un monde de l'enfance où tout était nouveau pour moi, plutôt que de redescendre dans le mien que je percevais comme recouvert d'une obscurité originelle. Être parent d'enfants qui évoluent dans une autre langue c'est comme vivre au bord de la mer dans une maison aux volets éternellement clos. Mes filles revenaient de leur pêche miraculeuse aux mots en me rapportant, de cette mer que je n'avais pas la possibilité de voir, des expressions grâce auxquelles se construisaient en moi comme une enfance factice, des racines béquilles qui me soutenaient bien mieux que les vraies. (Lorsque je vis au théâtre *La Cerisaie*, je compris qu'il en était de même avec le monde des pères. Cette cerisaie dont tout le monde parle et que l'on perd n'est jamais vraiment visible et aucun personnage ne s'y promène. Elle n'existe que dans le bruit des haches). Au moment où mes filles devinrent grandes, j'avais l'impression d'avoir moi-même vécu par procuration toutes les phases d'une enfance et d'une

adolescence américaines et, trichant un peu (d'une petite trentaine d'années seulement), je pouvais presque partager les souvenirs des hommes de ma génération, évoquant le goût des bonbons qu'ils achetaient et celui des médicaments qu'on leur administrait. Ici, le lecteur pourrait se moquer de mes illusions ou, plutôt, de cette erreur d'optique dans laquelle vit éternellement tout émigré qui s'est donné pour but de s'intégrer complètement dans son pays d'accueil. Les «Américains de souche» que je fréquente ne me précèdent que d'une génération dans le Nouveau monde, ce sont les mêmes Polacks à qui leurs parents ont épargné la fatigue d'une émigration supplémentaire en choisissant d'emblée les États-Unis et qui, fort de cette perspicacité génétique (mon grand-père savait parfaitement que l'Europe était condamnée!), plongeaient leurs racines prothèses bien plus loin que moi: c'était tout juste s'ils n'avaient pas connu la guerre de Sécession. Cela dit, après la fin de la guerre, au vu du champ de ruines qu'était devenue l'Europe, ils sentirent des possibilités d'annexion presque infinies de territoires temporels désormais absolument vacants, et se mirent à recueillir les souvenirs de leurs pères et grands-pères dans lesquels le shtetl était devenu un véritable paradis sur terre. C'est alors que mes filles ont commencé à me poser des questions... Mais je m'égare. Je voulais juste dire encore un mot pour expliquer mon incapacité à parler allemand avec mes enfants. Après mon départ pour les États-Unis, la langue allemande, que je maniais avec aisance, que j'habitais même tout à fait confortablement pendant toute la période de ma vie estudiantine, m'était apparue comme une langue dont le sens était en quelque sorte voilé. Comment expliquer cela? Je la comprenais parfaitement et lorsque je l'entendais parler devant moi, je la reconnaissais intimement, comme si on

m'avait montré une de mes anciennes photographies. Et malgré cela, c'était de tout temps une langue dans laquelle quelque chose d'essentiel m'échappait, un peu comme lorsqu'on entend des gens parler dans la pièce voisine et que l'on suit leur conversation, mais, ne voyant pas les personnes, on reste extérieur à leurs soucis et à leurs préoccupations. Cette langue résonnait toujours comme derrière un écran. J'avais toujours l'impression que, derrière ce qui était proféré, existait un autre message, un message supérieur, qui m'était inaccessible. Oui, c'était un peu pour moi comme une langue de la révélation dont on ne parviendrait plus à pénétrer le sens profond pour en avoir définitivement perdu la clé. Dans mon imaginaire – oui, je dis bien dans l'imaginaire, ce théâtre intime qu'abritent en eux ceux qui connaissent plusieurs langues – elle avait remplacé l'hébreu liturgique (j'en entends déjà qui crient au blasphème), et c'est bien pour cela que je ne me voyais pas du tout adresser des mots de douceur à mes filles dans cette langue.



ANTOINE VOLODINE

Shaggå de la voix et des herbes

La *Shaggå de la voix et des herbes* est mentionnée pour la première fois en 1996 par Irina Kobayashi, dans son ouvrage ayant pour titre *La preuve par nef*. Au détour d'une phrase, dans un commentaire portant sur la *Shaggå du voyage en terre amère*, elle déclare : « Ainsi, comme dans la *Shaggå de la voix et des herbes*, des femmes ici accumulent les néologismes et façonnent une communauté langagière parallèle, qu'elles seules ont pouvoir de parcourir et d'habiter. » Irina Kobayashi ne revient plus sur cette comparaison, et elle poursuit son exposé en ayant recours à d'autres images. Il reste que la *Shaggå de la voix et des herbes* a été citée et associée à la première moitié des années quatre-vingt-dix.

C'est toutefois bien plus tard qu'elle apparaît en tant que telle dans un recueil de Shaggås : elle est incluse en 2002 dans une compilation de Manuela Draeger, *Dernière fin à Tahagart*, puis de nouveau, en 2006, Manuela Draeger en fait figurer une version en russe dans un recueil intitulé *Shaggås de la vertigineuse nostalgie*.

En réalité, la *Shaggå de la voix et des herbes* a résonné dans les couloirs de notre quartier de haute sécurité depuis la fin des années quatre-vingt, et on peut même dire qu'elle a été depuis toujours exceptionnellement populaire et vivante parmi nous. Dans le contexte sombre de notre incarcération, et alors que beaucoup d'entre nous, par suite des mauvais traitements et de la solitude, perdaient

peu à peu la mémoire et la raison, cette Shaggå tout à fait particulière, ne ressemblant à rien, apportait une note en quelque sorte divertissante. En pratiquant sa diction et sa répétition comme une performance, comme un exercice ludique plus que comme un acte de subversion poétique, nous nous laissions entraîner dans une agréable entreprise d'émulation fraternelle, d'excitation collective au fond plus thérapeutique que littéraire. Cette excitation nous soulageait en même temps qu'elle ranimait en nous les visions de la steppe infinie, si importantes pour notre équilibre et nos rêves. Certes, nous savions atteindre ces visions par le truchement d'autres proses, mais ici elles s'obtenaient dans une sorte d'allégresse flottante. La *Shaggå de la voix et des herbes* avait donc une fonction que, péjorativement, on pourrait qualifier d'*utilitaire*. C'est peut-être la raison pour laquelle elle a souvent été écartée des recueils de Shaggås, qui souhaitaient entretenir une tradition et privilégier des textes méditatifs, cryptés, à l'esthétique dominée par l'esquive, l'ambiguïté et la méfiance.

Rappelons, comme c'est l'usage, les principes formels auxquels toute Shaggå doit obéir : sept séquences rigoureusement égales en volume, une incertitude non résolue sur l'action, la durée, les motifs de la prise de parole, l'identité et le statut du ou des auteurs ; et un parti-pris de détachement, d'intemporalité, de tranquillité poétique.

Tous ces éléments sont bien réunis dans la *Shaggå de la voix et des herbes*. Parmi les femmes qui prennent successivement la parole pour prononcer cent onze appellations d'herbes imaginaires, beaucoup sont déjà mortes. Les nommer aujourd'hui et se couler dans leur ombre et dans leurs intonations est un geste élémentaire, normal dans la tradition post-exotique, un hommage que chaque prisonnière leur rend.

Des femmes disent la prairie et multiplient ici inventions et néologismes. Les variantes de cette Shaggâ ne se comptent plus, et elles sont décuplées par le fait que, dans la réalité de notre quartier de haute sécurité, les langues parlées sont nombreuses, et que chacune de nous adapte et traduit selon sa propre sensibilité linguistique la séquence qu'elle murmure derrière la porte de sa cellule. La *Shaggâ de la voix et des herbes* magnifie à la fois notre communauté langagière et notre diversité. Elle est sans cesse en mouvement et aucune de ses versions n'est définitive. C'est une Shaggâ que nos souffles parcourent comme le vent caresse la steppe. Elle est parallèle au monde, infiniment une et diversifiée, et, quand nous la disons, que ce soit par nuit noire ou par une nuit de pleine lune, ou que ce soit en une période de folie furieuse ou de découragement et même d'hébétude, quand elle sonne dans les couloirs, nous la parcourons ensemble, nous l'habitons, et cela nous apaise.

Commune Maria Arostegui

Commune Vassilissa Lukaszczyk

Commune Maria Schrag

HERBES 1 : DITES PAR KYNTHIA BEDOBUL

La grimançonne, la barbe-de-pèlerin, la déoliaire, la trépille, la collaraine, la maîchevie, la canne-de-Byzance, la bergemaue, la gorde-chevalière, la gorde-des-biquets, la vallesuave, l'annulaire-nonnette, la canne-de-Wouy, la cachebotte, la clinne, la groue, la consoleuse, la trappefanne, le tripolien, la dive-aigrette, la pampanule, l'agatronne, la puraine, la puraine-des-sépulcres, la mourganzie, l'allumeuse-des-anges, la carbalaine, la mortefeuille, la pincecombre, la veinulée, la gardienne-d'Orbise, l'épi-des-menteurs, la tantegotte, la tambregotte, la barigotte-du-mulatier, l'ombregotte, la palante-vénéneuse, la quartebasse, l'ivre-de-suie, la garfe-trois-piques, la quarante-voleuses, la broudenne ou broudemolle ou broudenoxe, la chuintante-dorée, la niquette-des-éplorées, la toute-jaune, la moussoah, l'iparoëne, le plumet-du-Capricorne, la ronquebuine, la hancheverte, la blanche, la blande, la trouaine, la lèvrenaine ou bouchenaine, la belle-gigote, la lanterne-du-détrousseur, l'insomniaque, la poche-de-vieille, l'omphie-des-ravins, la gobie-des-ravins, la zarzelle-des-assassins, la mirmâche, la tritemelle ou trite-moëlle, la lianebosse, la cottebrenne, la grillarde ou solaniaire, la braquepointe, la guilletamme, l'épuisaine, la coquemue, la trique-épanouelle, la mille-fourmis, la pourlaïche, la hontebue, l'effouraine, la trompe-des-innocents, la hampe-de-Tchinguiz, la luze-des-hôpitaux, la zizaine, la brasse-guêpe, l'igoudiaine, la malepousse, le balai-blanc, le balai-des-icônes, la sotteverge, l'opritchnie, la doussaviosse, la peine-d'Ivan, la moursonge, la caténaine, l'éclochevine, la trempemie, la rouge-des-lucioles, la bouriette, la cantournette, la géante-du-moine, l'avaine-pourprée, la nadugane, la mornevanche, la couvilianne, la lacelotte, la mannevigaine, la bazonde-amère, l'herbe-du-pesteux, l'herbe-du-gourmand, le désespoir-de-l'oiseleur, le désespoir-des-sorcières, la revenante, l'herbe-des-vierges, le désespoir-des-vierges, la grande-bréhaïne.

HERBES 2 : DITES PAR DOROTHEA RETSCH

L'ouldiane-des-marais, la cophiane, l'ysisse-cannelée, la tiérenne, l'avoine-des-Orbises, la boudargue-mauve, l'alvarienne, la magrosse, l'ouchka, la vrille-mère, la Jeanne-des-barbelés, l'agripielle, la sabriniaïne, la couve-des-marais, la vacaire, l'alutte, l'omphiotte, la dafofile, la casse-petit-œil, l'oumvègue, la tarrote, la tramecame, l'ongueline, la daviaguine, la trimillette, l'ashmodelle, la limelle-double-ramure, la primerouge, l'agathiane, la vile-niche ou fausse-Grande-nichée, la baloche, la ligne-vierge, la bégorne, la mâchure, le pet-d'Huron, le vase-aux-cives, la ternurette-jau-nâtre, la fielle-des-esprits, la krovianelle, la gringue-des-balais, la verrouillère, la grème, la calamène, l'onque, la bedroune-chamarrée, la sapevierne, l'onquemolle, la traque-en-bleu, l'agenouillade, l'ictée, la vénécienne, la combuzie ou combouzie, la difraïne, la difraïne-écarlate, la socqueviande, l'hippoulaine, la gonfrie, la renonde, la boudecruie, la facecruelle, la voulumiaire, l'aignaine-des-coteaux, la plie-des-fosses, la millegave, la Sophie-brunie, l'écouivée, la mouimoulte ou mouimoulne, la grantaille, la soupe-de-veau, la landecouve, l'orgeille, l'amonose, la chatie, l'ombre-à-vanille, la servante-du-peuple, la guillemule, la trentemanire, la cassiope, l'atramane-fausse-violette, l'escorille, l'amaphorine, la gentecarne, la zisympe, la nousseboque ou rousseboque, la gaine-de-frelon, la tigidaire, la tigidaïne-tigrée, la biquerisse, la nulle-ne-mouille, la nulle-des-anciennes, la varagne-blanche, la criaine, la cragne-des-hospices, l'ildomène, la pataudine, la biennasse, la pourte, la fausse-pourte, la smychkane, la zéphirelle, la braie-des-homoncules, la savourette, l'ongastre-verte, l'ongastre-belle-musique, la bec-en-ongles, la dormie, l'aigrette-de-Tatiana, l'animèche, la pauviaire, la dandrelade, la paillebotte ou grande-piéboutée.

HERBES 3 : DITES PAR MARIA GABRIELLA THIELMANN

La miennemarie, la pêchevine, l'herbe-du-tyran, la bedroune-vineuse, la double-bedroune, la soufflue, la baguemanche ou baguemaniche, la tanguillette, la tierce-vrainie, le guilledin, la diacrouée, la bigagne, la fandanelle, la pipevoisie, la grande-soquaire, la bournique, la chantevicogne, l'ancre-du-moine, l'estouphaine, la humette, le branle-bas-de-bécasse, la tromphe, la berrue, l'estivienne, la chacotte ou channecotte, l'azème-du-peuplier, la petite-azème, la manade-jaune, la belle-appelée, la pirambière, l'angefouine, la térembrée, la giappe ou générale-en-chef, la mauvelaine, la croupée-des-buissons, la carandole, la foëne-tigrée, l'onçuelle, la fausse-onçuelle, la piernée, la corlavine, l'oulzemente, la frambeue ou franchebuée, l'ouvrecaille, l'ouvrepierre, la gangeade, la vibraïne ou pleureuse-au-pied-du-saule, le chême, la damejoust, la bornecivette, l'igoumiane-des-ruisseaux, la sansigrêle, la couvemotte, la cabrine, la voltacette, l'orbevaine ou orbevilaine, la dronne, la tachemisère, la mère-des-mortels, la saïotte, la giroufle, la diva-des-pauvres ou diva-des-égarés, la cobraine, la basse-caquette, la caquette-danseuse, la broue, la malebue, la migeaude, la véronée, la conque-Basile, la souquebrenne, la germinelle, la pouacrette, la verdurine, la boudemousse, la gaudebraie ou gaudebrine, la trituraine-bonne-pensée, la colmie-à-clochettes, la gardienne-des-sources, la gourgandienne, le sabot-de-biche, la sourcille, la mégicrâne, la poutire-épineuse, la poutire-des-ruisseaux, le laquevien ou laquevrain, le blason, la buire-du-crêpuscule, la buiriette, la cassinelle, l'ongefraine, la guignebiaise, la guigne-chamane, la millevaudrie, la pingredaine, la potelée ou potelée-vicieuse, la malvianelle, la vieille-hurie, l'accostade, la voragine-douceâtre, la vive-menthe, la saragousse, l'orgeasse-du-mendiant ou vile-orgeasse, la sainte-mocre, la mocre-volage, la gigoudiaire, l'harfanée, la dent-de-loutre, la serpiloge, l'ogronte-des-foins, la grande-ogronte.

HERBES 4 : DITES PAR ANITA WEINGAND

La boltille, l'ourtille, l'ourtille-nocturne, la broutée, la caravaigne, la corbesse, la ganse-botte, l'estique, la main-de-cinq, la main-de-sept, l'orbonne, la coquebue, la quiquebue, la taquette-douceâtre, la fourmane-des-dormeuses, l'aragoche, l'aigre-mâche, la vite-peinée, la févrière, la dotecossue, la grammie-d'octobre, la hancre, l'effilonne, la balinde-des-chiens, l'igoriève, la pousse-aux-viandes, la blettereine, la fausse-byliane, la petite-grossette, la termeyzine, l'agrippe-naseaux, la cabillote-à-panaches, la languaine, la largasse, la folle-en-lionne, la gardenuchée, la lévanide, la boubouraine, la fine-lame, la madramonne, l'ergorobaire, la tarvie, la pugnaise, la millotte, la déveinée, la feuille-en-diacre, l'étouffe-oiselle, la croquemistre, la frouillée, la presseflaque, la bonnetaine, l'adorable, la grinchée, la lissenave, la potence-des-loriots, la lindevielle, la résidente, la poissevinaire, la ferme-lèvres, la bolgotte, la dermillette, la cachemie, la franchemorte, la bile-de-dame, la sourde-ivraie, l'argotonne, la sizille, la colgotte-étoilée, la colgotte-à-manches, la sotille-des-caravanes, la crinquemolle, l'aloufatte, la poudriole, la foxaine, la hompe, le bouqueton-diapré, la triperive, la gapuisette, la maigre-lire, la bottemorgue, la hannemaraude, la mitanche, la goguemielle, la vassilidaine, le pied-de-pêcheur, la toffemaligne, la linceuille, la torcolie, l'ombaine-des-fossés, la saroube-porte-teigne, la sanguine-à-aigrettes, la smorde, la combiaire, la bégogne, la carotte-noiseuse, la ménombrée, la taisaine, la violonne, la belle-géronte, la rêvassière, la guimbre, la brêteguèche, la va-t-en-vieille, la ramiriane, la haigne, la fausse-rogomme, la pendue, la terrassienne, le boutard ou boutendrain, l'ouvette, la grande-meunière.

HERBES 5 : DITES PAR RAÏA OSSORGUINA

La guidemille, la ni-terre-ni-lune, la souleïmonne-ardente, la brève-reine ou brève-amante, la clamicule, la poupe-des-éminences, la poupe-des-ruines, la déchenille, la couquenette, la vérénienne, la brinde, la brinde-ardente, la travemaine ou travemisaine, la poulaine-des-friches, la cousine-barbue, la donde, la colverte, la mellâtre-des-marais, la rivale-des-aubes, la save, la bièvre-fausse-dragonne, la fractille-vénéneuse, la mille-bogues, la flamboise, l'échevaine, la sacanelle, le cheval-du-vent, le dragon-du-vent, la mandragate, la zylaigue, la choughane, la dole-voyante, la fauviette, la guise, la guisolle, l'oumsine-des-marmottes, la boudargane, la boudargane-violette, la boudargane-des-cinq-museaux, la mirouette, la choubosse ou choguebosse, la triguène, la manglue, la sorganelle, la sorgue-noire, la taraude-poison, la bonne-à-chèvres, l'impavide, la diguedaine, l'angoule-sacrée, la petite-angoule, la bride-mèches, la gravidie, la truitegarse, la tritorne-de-Vassilissa, l'anzire, le crin-de-sarvatte, le poil-bleu, la dordinette, la dordine-piquante, la suinte, la ternuraire, la pauvre-de-moi, l'ybranchée ou nulle-pervenche, la gériatte, la dépolaine, la gandegouse, la folle-en-bout, l'oulaïane, la bagloure-commune, la drape, la truite-en-guerre, la toffemande, la brise-voix, la cavalgaine, l'outrée-du-crêpuscule, la rubelle, la tierce-passe, la cantuplée, la cuidebonne ou cuidebose, la tête-en-crête, la garoupette, la timbale-du-sabreur, la lohangre, la broude, la bûchenée, la fausse-bûchenée, la bordue, la bordue-des-étangs, l'ervilie-maligne, l'ervilie-des-cimetières, la dadirianne, la tonte, la padrenouée ou padrenue, la nostalgique, la tremble-dedans, la baldache-des-fosses, la nuit-blanche, la palmitre, la bougrezanne, la chevillée, l'inondaine, l'orville, la fechtine, la grégoriale, la myrne, la bougie-d'Occident, la fermemoite, le poil-de-chauve, la mièvre-bouche, la grande-lohangre.

HERBES 6 : DITES PAR RITA HOO

La courmène, la larme-de-bœuf, la conte-misère, la petite-harpie, la mirmine-diaprée, la coventaine, l'arondiaire, la dame-des-chemins, la marigotte ou fausse-myrice, l'ombilieuse, la main-poudrée, la pimpemiette, la prunemie, la boisserande, la combremie, la lavonciennne, la branne-étoilée, la branne-chevelue, la branne-commune, la saute-en-selle ou sautillette, la folche, la folchette, la garce-des-prairies, la donze, la bille-prune, la crope, la croupaine, la soumille, la chamarraine, la brivenelle, la manzanne, la cordeblesse, la bronze-qui-peut, la taillue, la sifflante-des-beaux-jours, la vertegoutte ou vertegote, le cri-du-vent, la presque-mitaine, le bâton-des-esprits, la bon-daine, la hougne, la paise, la tourmentaine, la déesse-des-grenouilles, la gentille, la trotte-marotte, la fouanne-épeiche, la vaine-espérance, la collerette-du-bourreau, la cancheblonde, la bue-sans-soif, la crocheville, l'ondue, l'endeuillée, l'endeuillée-de-midi, la massoulmane, la graine-suave, la bourgue, la résiduelle, la charpie-de-midi, la nainioque ou gale-du-matin, la croquenaine, la malechante, la douce-aimée, la dronche, la sarcoube ou sarcobie, la douque ou doucranne, l'amiazine-du-corbeau, la mélassonne, la couvrenouée, la fraise-des-morts, la blèche-commune, la blèche-duveteuse, la moussarbatte, l'accorte-des-morts, l'engraisse, la vougoure-tordue, la gonfalonne, la cuidaine-épineuse ou ronce-cuidaine, la félicine, l'oulzande, la catragneuse, la tige-pâle, la variotte, la saxedaine, la falsemi-joure, l'archipie, le blé-amer, la sauvagie, la sauvagie-odorante, la princesse-verte, l'amaragne, la toute-en-pointes, la briche, la sentinelle, l'œil-de-velours, la nausaie, la nasse-du-bousier, l'écorchette, la longuebuée, la teignevive, le tourment-des-prieurs, l'ébouriffée, la vraie-goliarde, la brisevague, la poisson-flèches, la vermeilline, la plume-de-sitelle, la corsique, la vesse-amère, la grande-tourmentaine.

HERBES 7 : DITES PAR MONIKA DOMROWSKI

L'ordile, la damoyette, la capoulaine, la fausse-goliarde, la tire-barbe ou direbarbe, la boudegronne, la guingoisine, la mar-soufflée, la becqueraie ou becquereille, la lure, la buzaine, la brosse-des-chiens, la gouverine, la chmouldane, la perce-gemme, la chevelle-des-sables, la parvenielle, l'étourmaine, la tue-mosque, la grimevoleuse, la tochette, le grésil-du-chabbat, la paneraude ou panerotte, la stupéaire, la soûlarde-du-solstice, la babedue ou barbedrue, la follenonne, la liguette-soudaine, le cardefin, la laminelle, la vilaine-d'argent, la vibrinette, la face-au-ciel, la tignasse-d'ermite, la blaine, l'oseille-valsouse, la septentrine, la cochevée ou cochevaine, la cochevée-randonneuse, la gloire-des-limaces, la tête-hirsute, la bannedare-verte-vallée, la gerbe-d'aiguilles, la douze, l'époumerelle, la pirangue, la ligueraillonne, la verruque-blanche, l'occise-dumont, la mouisette, la langue-de-cobra, l'ayagantille, la groïne ou groyenne, la matebuse, la cheminaire, la bruche-lacustre, la vénérable, la loguedogue, la cachennillée, la ziyame, la moquerousse, la houanne, la houanne-sacrée ou houanne-de-sorcière, la mogive, la gencecarde, la dimitraïne, la tannie-sacrée, la lièvreraïche, la lièrevienne, la bymphe, la cryïque ou creek-des-plaines, la revirette, la caveloube, la praune ou prauniaire-du-soir, le gam-gam ou prauniaire-du-matin, la chardeviotte, la torbille, la mondeveule, le palanian, l'arquechaumine, la maquerine, la neuvaine-de-Vassilissa, le sainfoin-bigame, la brotemille, la pourprine, la cadéromaine, la déchirette-des-busards, le nigour, la bonnepissaire ou bonnepissée, la cannelle-fétide, la silhouenne, la gondreplie, la suzeraine-des-collines, la garde-suzeraine, la suzeraine-des-puits, la viaillerine-rampante, la bylinka-géante, la cocheberne, la hairgnée-des-creux, la hairgnée-en-touffe, la débonnaire-de-la-boue, l'épousereille, la danse-couchée, la danse-debout, la mainedorge, l'empaumiette ou empaumille, la flamme-de-Cordoue, l'autaricèle, la treize-coudées ou grande-vrille, la longuelouste, la grande-morgaine.

JEAN-PAUL QUÉINNEC

Dragage

*Il ne s'agit pas des influences que nous subissons,
mais des insufflations, des fluctuations que nous sommes,
avec lesquelles nous nous confondons.*

G. DELEUZE, LOGIQUE DU SENS.

*Fini le solide. Fini le continu et le calme.
Une certaine danse est partout.*

H. MICHAUX, CONNAISSANCE PAR LES GOUFFRES.

*L'action pourrait se dérouler dans un lieu en chantier (intérieur
ou extérieur) laissant voir les contours de ce qui fut ou de ce qui
advviendrait.*

LA DUCHARME

I

il me fallait trouver quoi seulement une robe
retrouver ma robe tramée en aluminium doré
je l'ai remise reconstruite pièce par pièce
repeinte ses clous ses perles chaque maille en rose les ai
lustrées
chaque anneau resculpté gansé au chalumeau
comme le chaudronnier mon cousin jacques
les lanières de métal sont rebrodées et rivetées à chaque
miroir

et gravelées ciselées tressées aux perles comme des
paillettes
en brillant le plus je me suis dit vas-y fais briller le rose
vas-y brille ma fille et là-bas tu seras la rose des roses
alors va brille ma jolie astique la lumière du métal doré
en rose se voit comme mille miroirs c'est ça
mille roses sur moi pour aller vivre ailleurs
il faut ça au moins que mille et mille roses éclatent
éblouissent sur moi
que la robe éclabousse ses mille roses
que chaque maille éclaire de loin partout dans ce pays
la ducharme
la toute rose avec mes hanches toutes mes roses à briller
je me disais à éblouir les gens de mon nouveau pays
je me suis vue la ducharme embrasée dans ma robe à
miroirs
et devenir oui dans l'ailleurs rose une rose devenir des
roses mille et mille
je me disais sois rose une rose des roses
oui je l'ai dit redit pour l'être
vraiment le plus rose
qu'on me voie c'est ça brillante
sauf que

sauf que j'ai fait naufrage là maintenant sur cette plaine
toute blanche
et je ne vois personne qui me regarde sauf le tas de
neige au loin

où sont les gens
où sont les gens
faudrait des gens
briller sans personne c'est
je sais pas c'est comme si j'étais nulle part

petite dans la neige très loin dans une robe à miroirs
moi la plus la plus rose possible qui brille pour
personne

pourtant on sait pas ça peut plaire
une femme toute rose et transie les pieds dans la neige
c'est joli
une madame qui brille de loin et qui ose le miroir rose
pour la saison
est-ce que ça peut plaire aux gens de mon nouveau pays

toute manière y a des jours faut oser la robe rose non
c'est des jours comme celui-là qu'on ose
c'est tout pas le choix
j'ai plus qu'elle
sur le blanc
une robe
brille
comme
une balise

est-ce que je suis ma balise de détresse
est-ce que je brille assez pour ne pas me noyer sous la neige
oh là est-ce que quelqu'un d'ici me voit
personne
je vais marcher plus au nord
vers les monts là-bas
je brillerai loin c'est sûr

II

j'ai poussé plus loin et pas de gens
puis j'ai cru entendre chanter
c'était comme si quelqu'un chantait et rien
personne rien sauf décidément ce tas de neige suspendu
on dirait

en fait ce serait dommage de ne pas être seule sur ce blanc
se croire même un temps au début à un nouveau début
comme rien avant moi et rien que moi pour
recommencer
cette plaine est bien pour ça

suffit de regarder c'est là que ça recommence
entre ce monticule de neige et l'horizon tout blanc
au loin les montagnes rondes
plus près et tout autour ces sapins géants alourdis par la
neige
et la plaine

belle plaine vraiment
on dirait une piste
grande et blanche pour danser
une piste éblouissante sans trace de personne
une plaine vierge pour apprendre à danser
recommencer commencer à recommencer par la danse
ce serait bien
les pieds sur une piste vierge si je faisais une danse que
je n'aurais jamais dansée

c'est ça
une danse jamais dansée
faut essayer des pas pour voir
avec ma robe
des pas que je ne connais pas

une danse sans savoir danser
sans avoir avant dansé
la danse sans histoire
avec des pas de rien
ce serait joli ça
hein comme des pas sur l'eau
ce serait si joli mes pieds nus qui dansent au fond de l'eau
comme sur rien
ce serait une nage
la danse nage
la danse d'avant avant
quand on ne savait pas qu'on dansait
une danse sans savoir ce que je fais
je danse et je ne sais pas que je danse
je ne sais pas ce que c'est
ça danse sans se dire
sans musique
des pas sans voir ce qu'ils ont fait sans retour
une danse blanche pour ici cette plaine aux lignes floues
j'avance portée par la robe je recommence
ah si je trouvais d'où vient le chant

ce serait joli d'avoir une chanson pour une robe qui danse
parce que la piste est glacée et sous les miroirs
un chant aurait bien réchauffé mes jambes
on n'est jamais trop chaude des jambes pour se lancer
dans la danse
c'est sûr avec cette robe si on ne danse pas ça nous fait
un début un peu froid
alors j'aimerais ça un petit rythme qui vienne me
chercher me chatouiller le mollet
un p'tit air qui pousse au cul quoi

dans le bois on dit qu'il y a toujours quelqu'un qui
coupe un arbre
retournons voir



CHRISTIAN SAINT-GERMAIN

Tomahawk

S'ENVOLER EN FUMÉE

Nous avons poussé le conservatisme à l'extrême je ne peux plus vivre avec les classeux de déchets recyclables les débiles légers en phase anale de la conserve les propres de la tondeuse électrique les donneux de leçons sur l'Arctique toute la curie des collectionneurs de fientes les préfets de discipline de la couche jetable ce monde ne demande qu'à mourir dans l'extrême éjaculat sous le sépulcre planétaire des fatigues des mauvaises pensées nous voulons continuer de courir avec une balle dans la tête faire des bouquets de Prémartin® pour la fête des mères nous ouvrir les veines avec le verre brisé des tubes-écrans dormir à la belle étoile des néons vénéreux peigner le soleil tumoral sous les rayons des chevelures fixatives remplir les fleuves d'yeux de graisse et de soupes toxiques d'arcs-en-ciel sur l'aplat des pluies acides nous prenons des bains de minuit moins cinq en amoureux au bord de l'abîme en suivant à l'écran les westerns des politiques étrangères les enfants sont maintenant faits en Chine et expédiés le jour même tu ne peux savoir comment la destruction rapide le coup d'essuie-glace permettrait d'effacer les halos de smog les ronds de fumée des cigares au-dessus de Wall Street de Wal-Mart du Chinese Great Wall la disparition préventive de ceux qui astiquent les machines à sous je n'ai aucune conscience sociale flibustier je tire à boulettes de papier blanc depuis ma sarbacane coronarienne sur le domino des hommes convaincus

LONGUEUIL

Amore America j'aime les petites poupones blêmes de banlieues en stucco en brassière en petites culottes des grandes filles sérieuses chaudasses pendant les vacances de la construction dans le parterre des piscines hors terre des agaces du 5-10-15 du dollarama sur leur heure de dîner des filles volantes qui demandent juste à faire des petits bébés dans leurs cotons ouatés de Wildwood les fins de semaine des filles qui regardent pas à la dépense d'ovules des grandes myopes des cours du soir des merveilles du métro Longueuil des tourments dans les records de chaleur des têtes légères des têtes heureuses des filles qui comprennent que le temps passe vite que la Ronde ferme le 24 des filles qui ont mal au ventre toutes en même temps qui ont le même cycle que le fleuve à la hauteur de Trois-Pistoles des limoneuses de fin du mois des filles de marées montantes mi-salées mi-eau claire des supplices de camp de vacances des filles qui suivent sans parler avec toute leur souricière de velours qui ont l'intérieur des cuisses comme les oreilles des chevaux

HÉLIOTROPE

Amérique de fêtardes ivres dont les seins sortent des camisoles Amérique des grandes Sudistes avec des bouches qui conduisent à l'extase orthodontique des filles qui empestent l'Atlanta caniculaire et le thé glacé les serres chaudes dans l'entrejambe huppé les nuits irrespirables écartelées par l'engrenage des grillons des très belles assises sans sous-vêtements aux tables des restaurations rapides dans les voitures scintillantes avec des mamelons ombellifères en framboises des nageuses au sexe de chlore des grandes vulgaires plus belles que le petit matin qui allaitent directement dans la fosse commune du désir des triangles rasés en vitraux nous sommes des nains sur les épaules de géantes avec des étoiles rousses sur les clavicules des voies lactées sur les tissus synthétiques des petites vidangeuses de centre commercial qui frissonnent à l'air climatisé j'aime la sottise rauque le hululement des sirènes le clignotement de tous les désespoirs individuels sur les express lane du néant la drogue plus que tout et si ma tête devait éclater dans l'embolie péricardite j'aimerais éclabousser depuis un dernier souffle pleural toutes les rêveuses dans la caisse des pickup manger des ailes de poulet à la sauce hickory avec des grandes filles escarpées qui promènent en elles des dizaines de pages du journal jaune de mon désir des frayères épilées des harmonica de gloss des mains collantes avec des joncs semi-éternité des beautés héliotropiques qui blasphèment dès la tombée du soir en sirotant la houle des mers intérieures des créatures jubilaires dès le premier mouvement d'un air de jazz des folles furieuses qui tournent le dos au désir pour lui faire face je soutiens les poitrines de mille charismatiques pendant qu'elles lèvent leurs bras au ciel dans leur robe d'été en papier bible des longues

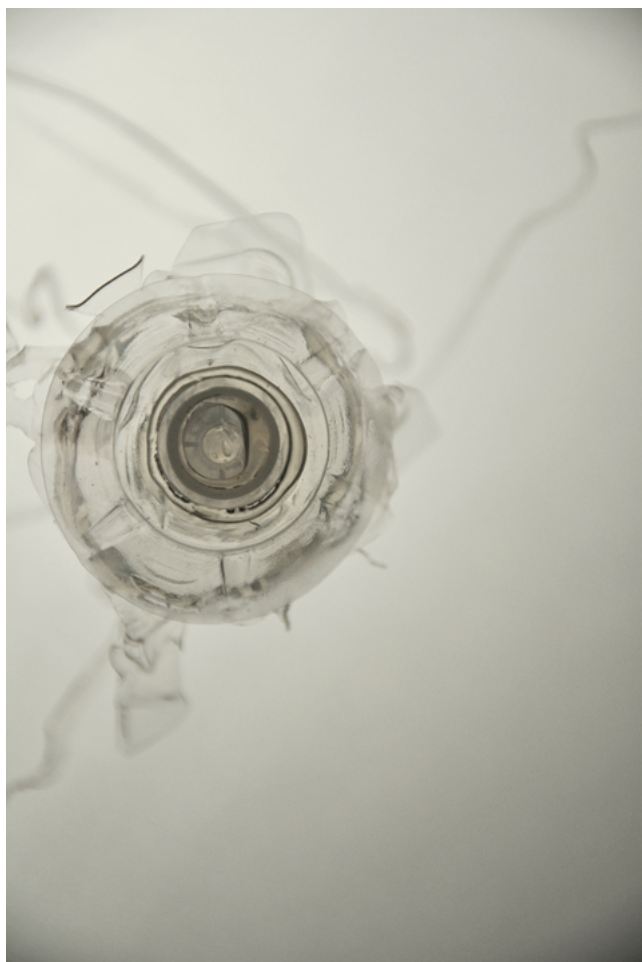
pécheresses à tignasses parfumées celles qui reçoivent l'absolution de mille condamnés à mort dans le corridor veineux de toutes les dernières chances mon imaginaire est en papier peint en toile de Jouy en migrations d'étoiles de mer

FRANGIPANE

Ici hier est sans prise douceur toxique de Maui télégraphe de la pluie sur le toit de l'auto vitesse de croisière dans l'allée de frangipane j'émerge blanchi du chantier des jours entend en rêve « tes parents ne sont pas morts » rien ne s'est détaché de toi pas un an pas une seconde de l'été primordial où tu t'es apparu seul étranger devant l'échafaudage des directions prises du temps perdu en espadrille de toile 50 ans plus tard face à l'immensité indifférente avec sur ta joue le dernier souffle de ta mère continué par la brise jusqu'à ce maintenant inouï finalement plus rien n'a d'importance

MARGUERITE

Avec toi et sans toi Marguerite entremêlement de tes
petits doigts ma poulette finette je n'ai été que pour dis-
paraître en toi depuis cette forme de moi-même qui
s'éteindra dans le brame rauque vieux cervidé encore
chaud avec son sexe animal couché sur le flanc nous
aurons vu ensemble des myriades d'océans de paquets-
cadeaux enfilés au chapelet de tes anniversaires toi plus
grande que tout moi-même en acte en pensée en écriture
les pères meurent nus à la lumière du jour ou le frais de
la nuit je laisse aller le monde toi ma véritable première
neige née au Québec dans le printemps brutal de mars
jumelle de mon incarnation mon incomparable



JEAN PIERRE GIRARD

*Fort de moi**

I

Dans un bus, à cette heure terrible qu'on dit de pointe, celle de badauds harassés, totalement mûrs pour une autre émission télévisée qui célèbrera les traits les plus hardis et les plus fins de nos intelligences, Lisa-Sophie entre comme une louve dans ma vie, elle repère un siège libre et se dirige lentement vers lui, elle danse et porte l'ironie dans ses cheveux, mais elle bouge trop lentement à mes yeux, je voudrais qu'elle avance plus vite, cette fille prête déjà flanc, elle est trop meurtrie, trop vulnérable, quelqu'un devrait intervenir, et un super gros monsieur, maintenant il faut dire un obèse, en tout cas cette montagne de graisse se déverse dans le siège repéré par Lisa, alors comme un baume sur la ville, réellement comme une fleur, j'entends pour la première fois la voix de la femme que j'aimerais totalement, je l'entends soupirer

*

Chapitre I et II d'un roman inédit. Lisa-Sophie, personnage assez effacé dans *Les Inventés* (L'instant même, 1999), est dans un coma anaphylactique (réaction allergique sévère) depuis une vingtaine d'heures. L'homme qu'elle aime, narrateur du premier chapitre, est à ses côtés et lui tient la main. Dans d'autres chapitres, comme le deuxième, tantôt nous lisons le journal de Lisa, tantôt nous l'entendons penser dans son coma, tantôt un narrateur étranger à l'histoire se charge de décrire l'action.

devant l'énorme fessier: «Eh bien, euh... Pour être très franche, j'attendais quelque chose dans votre genre.» Elle est très attentionnée, grammaticalement impeccable, rompue à l'impolitesse latente, mais en même temps sincèrement soucieuse à l'endroit du fessier et de son propriétaire. Et pacifique. Ensuite, comme une danseuse ou comme *Ma sorcière bien-aimée*, elle fait un tour complet sur elle-même, un vrai ballet dans le bus, et une fois revenue devant les fesses énormes, elle hurle, mais sans les points d'exclamation, ce qui est déjà une grande leçon pour moi: «Non mais crisse. Non mais: ciboire. Vous le faites exprès, dites? Est-ce que c'est de naissance, grosse truie, votre capacité à faire chier le monde?» Le gros monsieur demeure un peu interdit. «Que vous soyez né dans une lèchefrite ne fait pas de doute, mais vous avez choisi d'y vivre ou quoi?» Elle se détourne ensuite complètement de sa cible, de toute façon scotchée au siège, et son attention est attirée par un poème qui défile en lettres néons blastées sur le mur du bus, derrière moi, elle s'approche du poème, me frôle et c'est fou, fou, tellement fou son odeur, puis elle s'éloigne de ma position dans le véhicule, je la vois qui essaye de lire, sa tête bouge à mesure que les vers défilent, un peu myope la fille, je me dis, j'ignore à ce moment à quel point elle est parfaite, je veux dire redoutable, et pas seulement belle, elle trimbale en outre un cul du tonnerre, d'où je suis sur cette terre je peux en attester, et l'amour n'y est pour rien, c'est une simple constatation.

Alors, comme un premier geste dément et cependant souverain, j'ai bousculé des badauds, et je l'ai suivie en changeant habilement de main courante vissée au plafond, je l'ai suivie jusqu'au poème, j'ai bel et bien avancé vers cette lueur, cette aube, puis je me suis installé derrière cette femme qui essayait de lire, obéissant à un réflexe

animal je me suis installé là, peut-être pour l'empêcher de tomber plus bas que moi, je ne sais pas, mais de sa chevelure, à ce moment, j'ai entendu distinctement monter sa pensée, ce qu'elle avait en tête à propos de l'homme, moi qui l'avais suivie jusqu'au poème, comme un félin dégriffé. Avec moi en tête, elle pensait: Tiens... Voilà une autre merde.

C'était assez vrai, certes, mais j'ai été surpris qu'elle me connaisse déjà à ce point, et de l'entendre aussi clairement, ça devenait même un peu gênant dans ma position, on comprend, j'étais derrière elle et je ne savais pas la couleur de ses yeux. J'ai paradoxalement éprouvé beaucoup de bonheur à croire immédiatement tout ce qu'elle pensait, je serais une roulure de ne pas le révéler. J'ai essayé de me concentrer sur le poème, mais il rimait et ça m'a dégoûté.

Alors, à cause de l'obèse, à cause du poème, de la myopie, ou de cette vie, eh bien nous sommes donc pour la première fois l'un près de l'autre, cette femme et moi, à peu près coude à coude, à peu près immobiles dans le roulis, pendus à des poignées de plastic froid vissées dans le plafond recouvert de top models rachitiques, des visages médiévaux fermés comme des grilles, les yeux de reptiles de ces femmes vitreuses qui, à treize ans, n'ont jamais aimé, et à peine désiré, on dirait deux statues de la Liberté, Lisa et moi, ou encore deux têtes de porc fichées par une oreille à un pic d'acier dans le réfrigérateur d'un abattoir de campagne d'un pays incertain. On ne se connaît pas beaucoup, forcément, mais nous attendons à peu près littéralement le messie ensemble, dans ce bus, quelle expression sordide, attendre le messie.

Confusément, alléguant qu'on ne se connaît pas beaucoup, je sais que je m'abuse déjà sur notre compte, car nous nous connaissons bien, Lisa et moi, d'instinct je

veux dire, nous nous savons beaucoup, et je vais le vérifier assez vite du reste, et l'apprendre par la racine, d'autant que cette inconséquence première, qu'on pourrait avoir le chevaleresque réflexe d'appeler naïveté, rend de moi une image assez juste: un homme à peu près comme les autres, une variété relativement évoluée d'imbéciles la plupart du temps inoffensifs, une espèce de beignet sucré pris en photographie à son insu en buvant du Martini, en contre-jour, au crépuscule, à Venise, destiné à finir sa vie intact sur une affiche de *Tim Hortons*, au Canada, et c'est carrément de la merde. Je suis un beignet séché, il doit y avoir quelque chose à comprendre là-dedans, mais je renonce. J'ai tenté l'écoute avec les femmes d'avant, et Dieu que j'ai payé cher de ne pas savoir feindre la surdité. *Garde du corps*, sur une carte d'affaire, ça m'irait en outre assez bien. Ça, ou *Galérien*. *Rameur* ferait aussi très bien l'affaire.

Bref, nous gardons le silence, Lisa-Sophie et moi, ce qui est une première marque évidente des espoirs innombrables et effondrés, ainsi que l'une des quelques expressions ravissantes auxquelles on peut se raccrocher dans des bus et dans des cas pareils, c'est mon avis et c'est ma vie.

Je ne sais pas quoi dire, et surtout, quoi lui dire à elle, et je ne sais pas non plus si c'est bien raisonnable d'y réfléchir maintenant, mais elle est vraiment ravissante cette fille, et cette beauté tombe assez bien, je veux dire: une fille ravissante est une bénédiction tous les jours pour moi, mais particulièrement aujourd'hui, qui ressemble pourtant à s'y méprendre à hier.

Alors, ce que je pourrais lui dire? Je ne vois pas, et je suis d'ailleurs déjà en route, par ma seule présence indéniable, pour gâcher quelque chose. Je suis si visible en ce moment, c'est atterrant. Je choisirais bien la soirée

masquée, si j'étais maître des sceaux, s'il y avait un bal, mais je ne m'attendais pas à cette femme dans cet autobus, je ne m'attendais pas non plus à être totalement moi, si chétif, car chacun à sa vigilance, j'en ai rencontré quelques-unes avant, de femmes je veux dire, et certaines d'entre elles étaient de véritables terreurs, je n'invente pas d'histoires sur leur compte du reste – le terme *terreurs* ne vient pas de moi, je précise, je rapporte des propos.

Mais comme courroie, bref, je suis nul, je tourne dans le vide et je ne sers à rien.

Par le biais complice de la vitre du bus, j'épie donc Lisa, comme un innocent aux mains sales à force de fouiller les cendres d'un brasier, je me contente de la regarder.

Les yeux fauves, un vrai projet cette fille, une espèce de lueur dans le couchant, on dirait que sa respiration, à quelques centimètres de mon torse, autorise de nouveau quelque chose en moi, elle est vêtue très simplement, veste de lin, bonnet, elle a une bague et dix doigts, deux pieds, une peau, deux yeux, elle a vraiment l'air de quelqu'un de normal, qu'est-ce que j'ai, j'entends un air de flûte traversière et un piano, je déteste ce bus qui roule sur des pneus quatre saisons, déteste.

Comme le con fini que je prouve être, comme s'il fallait absolument saloper quelque chose tout de suite, comme une ballade liturgique, j'ai avalé et j'ai dit: « Ouais; nous gardons le silence... », avec d'interminables, de désespérants points de suspension, on aurait dit un feu de circulation recouvert de verglas, je suis vraiment un gars, genre, style. Un gars.

Elle regarda vers l'extérieur, d'autres badauds emportés dans de stupéfiantes nécessités, des murs de briques qui défilent, des ruelles, elle me semblait si loin déjà, enfuie, je me débattais et je ne savais pas encore

pourquoi, je ne savais même pas qu'elle s'appelait Lisa-Sophie et que je l'aimais à ce point, comment aurais-je pu deviner une chose pareille, Seigneur, je regardais la télé au retour de l'école, moi, il y a vingt ans à peine, l'Amérique, les Oraliens, j'attendais vraiment, assis devant le téléviseur, qu'ils me disent quoi faire, qui faire apparaître, et j'y mettais toute mon âme de l'époque. Et quand ça foirait, quand la patente attendue n'apparaissait pas, j'étais certain que c'était ma faute, et j'étais désespéré sur le tapis du salon, devant la télé et mon échec. Il n'y avait plus que mes devoirs à faire pour me racheter.

Elle me dévisagea par la vitre et sembla compatissante. Elle soupira. «Et voilà, c'est reparti... Tiens, vous avez les yeux verts, petit... »

Elle, elle avait vu, ou discerné, peut-être en me frôlant vers le poème, je ne sais pas.

Elle me rentrait cependant ainsi dans la gorge, j'en conviens, mes propres points de suspension, j'étais lessivé, et j'aurais évidemment dû fuir, sauter en marche de ce bus de macchabées, il était encore temps, mais je conservais encore beaucoup d'espoir, malgré mon âge avancé, j'allais quand même avoir quarante ans quelques mois plus tard, et je croyais toujours.

Il n'y a pas de registre pour mon type de foi, et pas de jurisprudence non plus, croire peut vous faucher n'importe où.

Sans détourner le regard, sans ciller, elle s'adressa par l'intermédiaire de la vitre du bus à l'homme que j'avais encore l'air d'être. «Écoutez petit. Je vous regarde, là, et à mon avis, comme je vous dis, ça va être assez long... » Je continuais de jouer à la marelle, j'ai feint d'être attiré par l'extérieur, la ville, les spots, la circulation, tout ce qui n'était pas elle. J'avais encore pour la fuite un certain talent, j'ai du reste signé des articles dans quelques

revues littéraires, il y a des années, et même dans des quotidiens, dans les pages *Idées*. J'aime croire, disais-je, et j'avais vraiment besoin de penser que mon intervention pouvait avoir un effet.

« HEILLE ! », cria-t-elle.

J'ai senti le regard des autres passagers se poser sur moi. Brr. J'aime pas. Je l'ai regardée, elle, toujours par la vitre, quels yeux fauves, bon sang de merde de bon sang de merde.

« Oui : VOUS ! Voioioilà... Bienvenue dans ce monde, taré. Vous tenez réellement à jouer à ça ? » Elle était d'une grandeur insolite et immense, je me suis demandé comment je connaissais le grec ancien, comment il était possible que je puisse discerner pareille beauté, son alphabet intime. Je n'entendais pas totalement ce qu'elle disait, peut-être un mot sur trois, mais chaque lettre prenait forme et construisait une première phrase de ma vie.

Je la regarde de la même manière, en cet instant. Elle est immobile dans son lit, elle tient ma main ou c'est moi qui le fait je ne sais pas, je fixe le soluté qu'on lui a piqué dans l'avant-bras, je la regarde Lisa, je la regarde, je la regarde, je la regarde à en désespérer de voir, et elle est si mienne, Lisa, si mienne. Mais elle ne bouge plus.

« Écoutez, jeune introverti, mon beau baveux, je sais ce qu'est une vitre de bus, quand même, nous sommes d'accord ? Alors, de deux choses l'une, mon brave. Un : soit vous arrêtez de me dévisager en faisant mine de regarder la ville, et on n'en parle plus – d'ailleurs, cette solution m'irait assez, mais ne prenez pas ça personnel, vous n'avez rien à voir avec une relation quelconque. Ou deux : soit vous en voulez pour votre argent, et là on travaille, et ce ne sera pas de la tarte dans votre cas, à ce que je vois. Est-ce que c'est clair, Néron ? »

Elle m'a appelé Néron.

Je me taisais.

J'ai eu un frisson curieux mais il ne pouvait pas se deviner de très loin, je crois, même pour elle.

«Vous vous taisez, reprit-elle. Mmm... Intéressant. Est-ce que vous priez aussi, dans ce cas? Parce que là, se taire et prier, dans la même enveloppe, je veux dire corporelle, eh ben pffuit, ce serait la totale.

Je me taisais toujours. Je priais peut-être.

«Mais bon, je vais décider à votre place, vous n'avez pas l'air très doué. Ce sera donc... eh... roulement de tambour... Ce sera... Deux. Allons-y mécréant, on va travailler un peu, tenez bien votre manche à balai. Alors. Si nous étions profondément épris l'un de l'autre, si vous veniez de naître à ce monde, disons, avec vos airs de poussin dodu... »

Une veine minuscule s'est débloquée dans mon crâne, faudrait que je parle à un miraculé.

Je serrais très fort le manche à balai de merde du plafond de merde. J'essayais de considérer qu'elle exagérât avec les points de suspension sans toutefois conclure qu'elle avait tort. J'avais l'impression que cette fille se lançait à l'assaut de ma dépouille, qu'elle tentait quelque chose pour moi, comme un filin décousu est lancé vers un rafiote qui dérive, et j'étais touché, atteint, démembré, épinglé, totalement papillon virevoltant dans l'habitacle impossible d'un bus.

Il ne fallait absolument pas que je perde cette femme, c'était lumineux comme une enfance, une ouverture dans ma vie, comme si je n'étais pas si mort, finalement, elle ouvrait mon cœur à chaque mot, j'avais déjà vécu ça mais je n'en gardais aucun souvenir, c'était toujours à recommencer, l'amour, avant ce bus. Je ne devais sous aucun prétexte la laisser s'éloigner, elle avait de toute évidence emprunté pas mal de ruelles avant moi pour sortir de sa

propre vase et me balancer des choses pareilles par la vitre, et puis nos vies avaient basculé il y a si peu de temps encore, trois minutes en fait, cette ville sentait encore la poudre, tout le monde avait peur de son voisin, j'ignore pourquoi je crois en Satan et pas en Dieu, mais je devais pister cette femme, l'escorter, quelqu'un en moi savait, quelqu'un luttait à ma place, j'entendais le bruit des bottes et les fers des pelles dans les tranchées, c'était plutôt noble, cette lutte de régiments imberbes pour la survie de larves dans mon genre.

J'ai reculé d'un bon mètre, écrasant le pied d'un homme de couleur qui ne m'en a pas voulu, j'étais littéralement hors du bus, flottant près des fils électriques et les évitant habilement, je pensais à Maguire dans *Spiderman*, à Daniel Craig dans son premier *James Bond*, à mon père aussi, un véritable équilibriste mon père, il aurait dû faire du cinéma ce type. De la musique, dans ma tête, comme un vent, et puis j'évitais les fils de fer comme autant de cordes auxquelles me pendre, vrrr, vrrr, j'émettais vraiment des vrrr. J'émettais d'autres sons, aussi, des tas, et des sons, quand on est pauvre, eh bien c'est pour ainsi dire de la musique. Puis je me suis redressé, j'ai avancé d'un mètre et suis revenu à ma place dans la vraie vie, c'est-à-dire près de Lisa. Elle avait attentivement observé mon cirque de trou du cul. Elle me regardait, la bouche légèrement entrebâillée, comme en béquille je dirais, son long silence fut assez émouvant.

«Non mais, vous avez vu ça?, dit-elle, finalement. Qu'est-ce que c'est que ces salades? Vous êtes crétin ou quoi? Dans le sens: crétinisme. Êtes-vous fou? Francement, un super-héros cette fois... Eh ben... Rien ne me sera épargné, si je comprends bien? Je vous vois déjà l'air ahuri. Eh, l'ami... Vous avez dit Vrrr, et vous l'avez répété deux fois dans votre délire. Vrrr? Non mais, vous êtes sûr?

Vous êtes Français dites? Ou c'est une blague; il y a des caméras cachées? Ou vous êtes tout simplement idiot? Mais respirez un peu que diable, *Vrrr*, ça n'a aucun sens monsieur, *Vrrr*, et puis nous sommes entre nous hein, et ça n'a rien d'une proposition lubrique, espèce de débile, je parle à une vitre, vous entendez, animal? Aucun danger, je PARLE; je m'exprime; je cause, je tente une discussion avec un bipède, car vous êtes bien un bipède mon chou, l'un de mes semblables paraît-il – Ah-ah-ah-ah-ah-ah-ah-ah-ah-ah. Non mais vous voyez à quoi on est réduit? » Elle pointait ma poitrine par la vitre, ça m'intimidait un peu d'être nu dans ce bus et devant elle, si tôt.

Une blonde anorexique suédoise me souriait comme une noix sur le mur du bus, j'en ai profité, j'ai essayé de me concentrer sur la chevelure soyeuse de la Suédoise. Découragée, Lisa regarda le top model en question une bonne dizaine de secondes.

«Bon sang..., dit-elle ensuite à un jeune garçon en bermudas qui nous observait sans nous voir, à cause du i-pod. C'est confirmé, lui dit-elle, ce type est obtus. Fermé. Bouché. Fini disons, si on parlait de l'univers... Ce type est fini. »

Je la voyais travailler pour expliquer mon cas, je la voyais essayer, nourrir, prétendre, mais c'est pas facile de jouer contre un i-pod. Par contre sa lutte, sa tentative, est la plus belle image que je garde de cette vie. Elle essayait d'expliquer au jeune garçon que j'étais probablement moins con que ce dont j'avais l'air. Moi, j'observais, et je voudrais que cette attitude soit notée quelque part, un silence parfait.

«Bon, la Chose se tait, dit-elle. On va remettre ça gentiment alors, mais écoutez attentivement cette fois, Chose. Si nous nous étions compris, vus – regardés et souris dans l'âme, vous devez vous rappeler ce concept-là,

vous, *l'â-meu*, vous avez l'air d'approcher la quarantaine –, si nous avons *su*, oui *su*, et si nous étions devenus en un éclair complices pour la vie, oui: en un éclair monsieur, eh bien *reconnaissez-vous* cette complicité? Cette nouvelle façon de lire l'existence, nouveau paradigme – et appelez ça comme vous voudrez, espèce de tarte. Mieux encore: la *verriez-vous*, cher demeuré, la *verriez-vous* putain, êtes-vous encore capable de voir quelque chose, ou regarder comme un âne vous suffit désormais? Allez, on continue l'introduction: et puis, accepteriez-vous cette complicité en votre beau sein d'homme probablement velu d'ailleurs, comme une part inaltérable de vous-même, et feriez-vous *tout*, ensuite, et je dis bien *tout*, monsieur, pour nous, à partir de ce moment-là? Ou alors vous joueriez le rôle du ver de terre, vous vous écraseriez comme une omelette? C'est ça? Car c'est à peu près ce que vous êtes devenu, une omelette, pas vrai? Une femme vous a blessé, puis une autre, et une troisième, *Allez Gaule!*, et vous ne pouvez pas revenir à la surface, gna, gna, et gna, c'est bien ça? Quelle loque vous faites, petit. C'est une question assez simple, vous savez. Osez-vous vivre quand même, en somme, mon homme? Et ne comptez sur aucune d'entre elles pour vous plaindre, bébé, eh-eh, elles sont déjà loin, ailleurs, lunaires. Et puisque vous semblez toujours fasciné par cette ville, par ces filles, eh bien y feriez-vous l'amour, là, maintenant, avec moi, dans les toilettes des dames de ce café devant lequel on roule dans ce bus minable? Faire l'amour avec le mot *toujours* entre les lèvres, vous savez, comme on fait monter une mayonnaise, merde, vous êtes un homme de votre temps? Vous devez faire la cuisine? Un livre de recettes avec des photographies de tournedos dans le couchant et un chevalet en étain sur un comptoir de cuisine aux senteurs herbacées, une émission rigolote à la télé, un type pas

rasé qui rit devant des flacons d'huile d'olive, ça doit vous dire quelque chose? Mais bon, une mayonnaise, un crépuscule dansant, vous avez l'air d'un type instruit, une mayonnaise ce n'est pas la mer à boire, vous avez déjà fait monter une mayonnaise quand même, monsieur, et merci de répondre brièvement, eh bien alors : feriez-vous l'amour? Seriez-vous *capable* de m'immédiatement aimer? Ou alors, vous êtes trop détruit, trop meurtri, ensanglanté, craintif, c'est ça? Et être détruit vous branche, ça vous convient assez bien, c'est ça? Non mais êtes-vous mort, chère dépouille? Ça convient réellement à votre névrose de laisser le monde à des hystériques dans mon genre? »

Je ne bougeais pas d'un poil. J'entendais au loin jouer l'orchestre d'un paquebot qui sombre. Je me sentais comme un sac à dos d'armée avec des cailloux dedans. Plus qu'un entraînement, un désert.

« Ah oui? C'est vrai? reprit-elle un peu violemment, comme si elle venait de se taire une heure en marchant avec un inconnu sur le bord d'une route de l'Arkansas pour le convaincre de boire un peu d'eau. Vous seriez donc vous aussi de ceux qui vont s'effondrer devant le devoir d'être humain? C'est vrai? Non mais... Ciboire. Pardonnez-moi encore, mais vous me faites vraiment jurer et je vous en remercie, vous savez qu'on cherche toute notre vie les rares personnes qui vont nous faire jurer pour vrai, avec classe. Vous êtes magnifique monsieur, c'est incroyable ce que spontanément vous provoquez en moi. Mais bon, revenons à nos moutons : Ciboire, monsieur. Ci, boire. Et vous vous croyez original peut-être? Vous allez vous tirer une balle dans la tête, vous aussi; terminer le banquet dans le sang? Woaouw. Impressionnée la fille, je suis. Écoutez, désolée, mais franchement, trouvez autre chose les gars, pour qui vous prenez-vous? Vous êtes décidément assez lourd, monsieur, et je ne vous vois qu'à

travers une vitre, imaginez... Alors restons-en là si vous voulez bien, je vous suggère de ne pas insister. »

Elle pencha la tête, regarda ses bottines de cuir.

Dans ma nuit : l'orchestre du paquebot qui sombre, le naufrage, le bus, les cailloux, les putes, cette fille, et moi.

« Vous sentez bon, toutefois, ajouta-t-elle après un moment ; votre parfum, c'est assez réussi. Mais ne tenez pas ça pour une œillade, hein, nous sommes d'accord ? » Elle se retourna vers moi, et pour la première fois nous nous sommes fait face. « Ah. C'est vrai que vous avez les yeux verts », dit-elle.

C'est une expérience incroyable tous les jours, faire face à Lisa-Sophie, se réveiller près d'elle, mais la première fois, je renonce à la décrire. J'ai retrouvé dans les buissons mon souffle, et le souvenir de victoires arrachées *in extremis* à je ne sais quel sport au moment desquelles jamais, jamais, je n'ai frappé qui que ce soit, jamais de ma vie je n'ai levé la main sur quiconque, face à je ne sais combien d'ogres musculeux, des années auparavant, jamais. Il y a eu ce long silence entre nous, c'était déjà le deuxième et je remerciais mes yeux d'être verts, je savais qu'il faudrait nous mettre bientôt à chérir ces silences comme autant de cristaux liquides, et que nous ne pourrions plus vraiment nous passer d'eux. Lisa et moi, je le devinais indistinctement, serions à jamais dépendants de ces silences et de leurs descendants, nos paroles. « Ça ne va pas ? », s'inquiéta-t-elle avec une compassion infinie dans la voix. « Ça ne va pas ? », répéta-t-elle.

Elle n'avait qu'à émettre des sons, et tout était réparé. Tout, c'est beaucoup de choses.

Me demandant si j'allais bien, elle était à l'évidence envahie par une immense tristesse, qu'elle souhaitait masquer par de justifiés élans de rage, des envolées, des tirades, tout ce fard et toute cette tristesse ou cette rage

qui nous honorent en tant que spécimens vivants, et qu'on a tendance à fuir quand on a déjà offert nos bijoux à des ordures, ou à des gens que ignoraient leur valeur et nous chargeaient spontanément, ensuite, de la leur signifier, de la prouver. Quelles pourritures sur pied, on dirait des candélabres, et nous leur avons pourtant consacré des années de notre vie naïve. Où est le bouc émissaire? Sur qui pouvons-nous décharger la faute cette fois, et hop, ils embrayaient, et la faute, c'était sur vous.

Lisa était limpide, même pour un homme comme moi, qui n'a pas toujours été si peu de chose, mais je n'avais aucune envie de lui avouer aussi clairement que je n'étais pas un poisson, aucune envie de la mettre immédiatement au courant de mon désarroi, j'ai reçu une éducation catholique, on comprend la direction du baril, et de toute façon quelqu'un lui avait soufflé des répliques à mon sujet, c'est certain, nous étions peut-être même filmés comme elle l'évoquait, tout est possible, qu'est-ce qu'on en sait, qu'est-ce qu'on sait réellement au sujet de qui nous regarde, et surtout de qui nous voit? C'était cependant irrésistible, son ton, cette folie, parce qu'on n'est jamais autant en sûreté que dans des ruines, tous les hommes qui ont aimé savent ça : un lit de tessons est une couche moelleuse pour le guerrier vaincu. Enfin la paix, couché sur les ronces, les cailloux pointus, les clous, ça sent le putois, oui. Mais : la paix.

Je restais donc muet, circonspect, tétanisé dans mes décombres, et je n'ai pas pu supporter davantage son regard.

Alors j'ai fixé ses seins.

C'est ridicule.

Appelons ça un autre réflexe.

Ridicule.

Elle a suivi mon regard et laissé retomber le sien vers sa propre poitrine – pas généreuse, mais tout à fait réjouissante.

Elle a semblé décontenancée, je crois que son âme a imperceptiblement tremblé, mais je ne suis pas certain, je ne regardais que les seins. J'ai relevé les yeux. Trop tard.

Elle était déjà remise du choc.

Elle souriait, même.

« Eh ben là... Chapeau petit. Vous êtes un con intégral, vous », dit-elle très bas, probablement pour ne pas alerter tous les voyageurs au sujet de ma condition. J'ai apprécié sa discrétion et je n'ai pas bronché ; j'étais du reste assez d'accord avec elle. « Vous avez bien failli m'avoir avec vos airs de nonne, vous savez, dit-elle après un moment. On vous a sans doute déjà dit que vous étiez une espèce assez singulière de mollusque. Et si personne ne vous à fait l'obole là-dessus mon vieux, c'est à déguster du genre. »

Elle reporta les yeux vers l'extérieur, et j'ai bien vu qu'elle avait à nouveau croisé son propre regard dans la vitre du bus.

Ce n'est pas ça qui allait l'apaiser.

« Eh puis toi... Pétasse... Quand donc te tairas-tu ? Sale garce. » Elle n'était pas tendre à l'endroit du reflet.

Elle hocha la tête de droite à gauche et lui sourit de nouveau. « Incorrigible... » Elle tira sur la cordelette pour que stoppe le bus minable, et s'apprêta à descendre. J'entendis, chuchoté pour elle seule : « On est tous des merdes... » Je pourrais jurer que plus personne ne bougeait dans le bus, mais je crois plausible que la paralysie n'ait sévi que dans ma propre tête.

« Allez, envoya-t-elle un rien plus gaiement en ma direction. Prenez soin de vous : vous êtes charmant dans votre genre vous savez, même si vous n'avez pas beaucoup de chances de vous en tirer. »

Elle s'approcha de moi, j'ai senti mes jambes me lâcher mais je tins bon grâce à la poignée de plafond et aux sports pratiqués dans ma jeunesse. «Toujours utile toi, n'est-ce pas? », dit-elle en regardant la poignée, qui décidément devenait une amie.

Elle me serra dans ses bras en m'administrant quatre ou cinq petites tapes derrière l'épaule droite, comme pour me faire passer un rot, puis elle descendit du bus.

Tout ça était assez théâtral, je me suis rabattu là-dessus, et même le chauffeur, un anthropologue probablement, l'avait remarqué.

Pétrifié, j'ai regardé descendre cette femme, comme si les marches du bus étaient celles d'un oratoire païen, et j'ai fixé longtemps la porte close, en majorité du plexiglas, c'était écrit dans le haut à droite, en anglais, deux épaisseurs, à l'épreuve des coups, la garantie, un numéro de téléphone sans frais, tout le bazar. Je résistais d'ailleurs avec une certaine fermeté à l'idée de voir dans cette vitre absolument étanche une métaphore de mon existence. J'ai roté.

Le chauffeur a tourné les yeux dans ma direction afin d'obtenir la permission de repartir, il était très calme et moi amoureux, et cette crapule d'anthropologue l'a su avant moi, les chauffeurs connaissent spontanément un nombre inimaginable de détails sur leurs passagers, il s'agit d'une terrible injustice, quand je m'y arrête je questionne la pertinence de chacune de mes années d'études, je dois bien en avoir une douzaine, ou même vingt.

J'étais déjà si près d'elle, Lisa, et elle, elle marchait déjà si loin devant, dans les rues de Montréal, et seule.

Cette perspective – l'imaginer seule, la savoir seule – m'était insupportable. Je suis un monstre d'égoïsme en temps normal, un nœud, un nombril dans le fond d'une piscine vidée de son eau pour l'hiver, mais savoir cette

filles seule dans cette ville sale, dans ce monde, non. Insupportable.

L'autobus roula, roula, roula, comme un minable, comme un autobus en fait, se vida complètement de son humanité, puis s'arrêta, voilà le vrai mot pour un terminus.

Une fois le moteur arrêté, l'anthropologue patienta un moment pour que je comprenne la fin de la course, et il suggéra fort poliment: «Monsieur?» J'aime les rétroviseurs.

Je me suis levé, j'ai marché vers l'avant comme on dit, et quand je suis passé à la hauteur de l'érudit, il m'a effleuré le coude. Sans me regarder, fixant le bitume pour m'accorder une nouvelle chance je suppose, il a eu le singulier culot d'ajouter: «Elle prend régulièrement ce bus, savez...». Il était laconique, politique, fraternel, égaré peut-être dans les gestes qu'il n'avait lui-même pas osé commettre quand c'était le moment de les faire, je me suis encore cru dans une bédé. Il avait beaucoup roulé dans la vie, ce type, beaucoup aimé aussi, mais il n'y avait pas grand-chose à redire après l'information capitale qu'il venait de me livrer. J'ai donc fermé ma gueule, j'ai fait un petit signe de tête qui je l'espère a représenté pour lui ma plus entière reconnaissance, je suis descendu du bus, personne ne regardait parce qu'il n'y avait personne, je me sentais comme une mouche autour d'un lac nordique, en juillet, je n'avais plus de souffle, la langue sèche, le but d'avant devenu anodin, j'étais salement atteint.

J'avais un peu de fièvre aussi, mon corps réagissait sans moi, je crois, j'ai commencé à me méfier de mon corps assez tôt.

J'ai marché sans coup férir, je dirais, je veux dire que je suis parvenu à ne penser qu'à cette femme, j'ai compté un moment mes pas puis je me suis lassé de ce manège,

ce qui est une autre métaphore vaseuse, et je me suis rendu compte que j'avais repris à l'inverse le parcours du bus, que je revenais à l'arrêt où Lisa était descendue, que j'y arrivais à mon tour, plus d'une heure plus tard.

À vingt mètres du banc, tétanisé, je me suis immobilisé.

Lisa était là, près de l'abribus, bien assise, mienne et belle.

Elle lisait.

J'avais probablement, à cette distance, l'allure d'un végétal assez quelconque. Mais, de mon pot, c'était une vision absolument extraordinaire, un événement totalement impossible, une fête, et pourtant cette vision, cette femme, lisait, elle était là, près de l'abribus.

Alors, je crois que quelque chose en moi s'est réellement dressé. Quelque chose comme: «Mona existe», et encore: «Je suis un homme qui mérite ce rêve». Des folies, en somme. Il n'était pas neuf, l'homme en question, et pas encore réparé non plus, mais il était consentant, et encore disponible pour les vraies folies de l'amour.

Elle a levé les yeux, sans doute alertée par mon immobilité ou par les bêtises dans ma tête.

— Eh bien... Vous en avez mis du temps. Vous êtes un goujat, je le répète, mais vous avez une gueule sympathique, je devrai me fier à quoi d'après vous? Votre dossier ne s'améliore pas mon ami... Devriez consulter.

— J'ai pensé qu'il était moral, voire chevaleresque, que je vous laisse une occasion de vous enfuir, Mona. On voit que la vie ne vous a pas fait de cadeau, ne vous fiez pas à n'importe quel bus, madame, c'est le transport en commun.

Je reprenais pied, semble-t-il.

Et je l'ai appelé Mona.

Ouf.

Je ne sais pas pourquoi je l'ai appelée Mona, mais il s'agissait tout de même de ma deuxième réplique à mon amour. Je reprenais malhablement pied, l'exposant dangereusement ainsi à tout ce que je suis, mais je lui offrais en contrepartie quelque chose à détruire, elle qui m'avait tant donné, tant à manger depuis quelques heures. C'était une excellente cuisinière.

Elle éclata de rire.

Elle m'a regardé en hochant la tête, puis juste avant de se lever elle a dit :

« Vous m'avez appelé Mona? *Mona*? Mais vous êtes vraiment crétin, ce n'est pas seulement un genre que vous vous donnez pour draguer? Êtes-vous totalement imbécile? *Mona*? Franchement... Mais bon, écoutez, je suis désolée. J'ai peut-être été un peu vive avec vous. »

Une fois debout, elle m'a regardé une autre fraction de seconde et elle a tourné les talons pour repartir dans la direction opposée. Elle s'est arrêtée après quelques pas, s'est retournée: « *Mona*? Vous êtes dingue... Je m'appelle Lisa-Sophie, monsieur. Mais vous m'appellerez toujours Lisa s'il vous plaît. D'accord? *Mona*... Mon ami, ne répétez ça à personne. Ça n'existe pas mon vieux, *Mona*. Ou plutôt: c'est seulement dans votre tête que ça existe, ne vous laissez pas berner par celles qui prétendent que ça existe. Mais si c'est ainsi, si vous voulez vivre comme un lapin libre qui cherche son collet dans la forêt, ou si vous désirez vivre seulement dans votre tête, eh bien ne me retrouvez plus jamais. Ne prenez plus jamais ce bus. Vous n'êtes pas seul au monde, monsieur, réveillez-vous. Et si vous êtes vraiment une larve, ne m'adressez plus jamais votre regard vert. »

Je n'y comprenais rien, sinon que sa voix incarnait ce que je pouvais me figurer être le plus près de la définition d'une promesse, d'une parole, d'une foi, en tout

cas toutes ces choses que je ne connaissais pas, mais qui me rappelaient les arbres frêles de mon enfance ; j'ai pensé à un prie-dieu en merisier teint avec un tout petit pinceau, je crois que j'ai vu un peintre à l'œuvre au sommet d'une église romane, il s'est retourné vers moi, stoppant momentanément son ouvrage, je ne sais pas.

« *Mona*, murmura-t-elle très doucement. *Mona...* Comme j'aurais aimé que ça existe moi aussi, vous savez... »

Elle se parlait encore à elle seule, comme devant la vitre du bus ; je n'existais plus pour quelques secondes, et il allait falloir que je me fasse à cette idée, au quotidien.

« *Mona*. Mais non mon beau monsieur : non. Et si je suis *Mona*, si c'est bien vrai que je suis l'une d'elles, je suis Lilith, alors sauvez-vous... La vitre, elle la regardait comme une femme regarde une femme. Dites, reprit-elle, j'y pensais justement : vous voudriez bien me faire la lecture un jour ?

— Quoi ? dis-je, assez sottement.

Elle regarda le ciel, le banc, mes pieds.

— Lec-tu-re, dit-elle patiemment. C'est comme quand on lit, vous comprenez ? *Lecture*. Un livre, disons, vous voyez, vous savez ce qu'est un livre ?

Elle me montra son livre à bout de bras.

— *Li-vre*, articula-t-elle. Devant mon silence, elle ajouta : Bon allez, je vous expliquerai... Et à demain, dit-elle en s'éloignant, et surtout : bien joué pour le parfum. Vraiment... »

Elle s'arrêta.

« Non-non : j'insiste : Très joli coup, le parfum. On voit que savez parlez aux femmes, vous... Et ce vert de vos yeux... Très réussi, vraiment. »

Un bus a passé.

Nous étions interdits.

Plus de bruit dans Montréal .

Elle a chuchoté: «Vous êtes un véritable îlot de souffrance, monsieur; faites attention vous voulez bien? », et elle a tourné les talons.

Si j'avais été à la hauteur du banc, je me serais effondré, mais ce banc de merde était toujours à vingt mètres de moi, alors je suis resté debout, comme un homme, assez longtemps, et elle a disparu là-bas, loin, certains appellent ça une intersection, je ne sais même pas si je l'écris sans faute.

Je me suis demandé si j'attendais un bus de nuit, un taxi, si je rentrais chez moi ou si j'attendais sur le banc, jusqu'au lendemain, son retour.

De ma vie je n'ai jamais porté de parfum. Je suis corporel, m'a dit un jour un ami totalement hétéro. Alors j'ai marché vers le banc, comme on nage vers un rivage parce que ça n'a pas beaucoup de sens de répéter des gammes dans le milieu de l'océan, et une fois ce rivage atteint, une fois bien assis et bien adossé sur ce banc enfin atteint, j'ai un petit peu pleuré.

II

Reste droit mon amour, si la chose est concevable encore pour toi, s'il te plaît, reste dressé devant notre douleur, devant ta fureur tiens bon, tiens bon devant ce qu'ils oseront dire, et sois fort, si tu pouvais rester fort j'aimerais beaucoup, je serais vraiment très fière de toi, surtout fière qu'en regard de ce qui fonce sur nous, et quoi qu'il arrive, fière que tu restes droit et solide, ce ne sera que du vent, leurs mots sont des palabres. Alors, devant tout ce que nous ignorons et qui nous adresse si violemment la parole, tout ce qui est inerte et tout ce qui bouge sans cesse, tout ce qui cherche, tous ces anges et ces démons autour de nous, ma fin prochaine et ta renaissance, et ces silences qui montent, crois-moi chaque seconde, chaque minute et chaque heure,

chaque jour qui viendra rappelle-toi ma main, goûte mes cheveux, enivre-toi de nos salives et avale mes sucs, ne te prive d'aucun bonbon, enfonce ton visage entre mes reins ou mes seins, arrive à t'étourdir, aide à mes soins, va marcher des heures avec ton grand pull bleu, respire nos fleurs ou fais bouillir quelques semences, construis tout ce que tu jugeras bon, juste, nécessaire ou inutile, ça n'a aucune importance, mais je t'en prie mon amour, je t'en prie encore et te prierai sans cesse dans cette nuit étrange qui descend sur nous, perçois mon chant et ma voix, je t'en supplie, mon bel amour, je danse pour toi au-dessus de ce cirque vaseux, je te le jure, ne les écoute plus jamais, ne les lis plus, elles vont te tuer, tu es trop fragile, tu ne sais pas faire, tu ne comprends rien à cette guerre, je t'en prie tellement ardemment, mon si tendre amour, je t'en supplie, à jamais, dans cette boue, à jamais reste fort de moi.

CATHERINE MORENCY

Des restes de nuits

*En moi aussi le printemps était venu, sans doute,
et mon sang battait à certains moments, on eût dit des pas.*

KNUT HAMSON, *PAN*

HÉRAULT MON COLOSSE

À midi tu m'as fait manger des pierres
un reste de montagnes
s'est mêlé à nos salives
et la déglutition fut lente
rocailleuse comme titubant
sur ces bribes lunaires
dettes contractées par la nuit
dans des comptes invisibles
où tu puiseras insatiable
la faille de mes dernières implosions.

CUISINER LA PÉNOMBRE

Nous vivions dans des jarres
d'où s'échappait plus dense
que nos mémoires un brouillard
patiné par l'enfance ou son rapt
c'est selon

Au fil des cumulus s'étiolaient
latin leçons puis l'oubli
couronné sur des plages si vastes
que toute sépulture
eût été vain élan

Moi qui n'ai jamais souffert
les brouillons
ici j'apprendrais
à défier l'humide

Fraîcheur du jour
recopier les arêtes
à l'orée du soir sur la dune
elles se profilent.

LA VRAIE NATURE DES FORÊTS

Vers dix heures j'allai jeter l'encre
sur un rocher avancé sous les arbres
moudre trois restes de nuit
avant d'ouvrir les valves
maritimes de juillet

Dans la pinède patiemment
nos rêves commencent à fleurir
cherchent en nous un souffle
qu'avait étouffé la tempête

Rose des vents
poudrerie caniculaire
il ne nous reste plus
qu'à délier le soleil
acheter des maisons
sans grenier où liquider
faillites et taches de naissance

Duvet en tête hiboux
sous le bras me voici
dans l'oraison médiane
viendras-tu avec moi ?

Chevilles couronnées d'épines
tordre le cou aux avortons
du silence confondre
notre sang avec celui des framboisiers
puis s'abolir clairs et bus
dans le chant carnassier
des abeilles.

EURYDICE SUPPLIÉE

Pour Marie Chouinard

Ne te retourne pas
disais-tu, campe
ton œil sur le sillon
en aval

Ne te retourne pas
avale la part
soluble de nos doutes
des plages où broyer

Le noir qui jamais plus
n'assèchera la lumière
plèvres de circonstance

Ouvertes sur le vent.

ALCHIMIE INITIALE

Tes bras se délient après l'étreinte
s'érigent nos premiers remparts
autour d'une lumière
tamisée tel nectar

Bu sous forme de sieste
Plaza de la Pasiegas
à quatre heures
comme dans cette chambre

Fébrile où Grenade nous gardait
de son soleil
et qui pourtant s'embrasa
à tout instant charriant

Le souvenir de ta mère
que je ne connaîtrai pas
à travers ton regard
elle livre les derniers spasmes

De sa blondeur fertile
et si un jour nous avions
une fille
pour faire mentir le destin.



MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

La séduction et la mort

Chez Nelly Arcan, la séduction et la mort sont intimement liées. L'investissement narcissique et libidinal des femmes présentées dans son œuvre est si intense qu'on peut difficilement lui supposer une suite. Feintes et mouvements du cœur, souvent indiscernables, occupent l'avant-scène où les fausses transparences brouillent les perceptions.

Nous sommes bien dans la postmodernité où le Moi fragmenté, décentré, protéiforme, est pris dans le tourbillon de simulations et de métamorphoses imposées par la mode, l'éphémère, l'aléatoire. Sur la scène de la représentation sociale, les jeux de miroir où se reflètent les stratégies d'approche, les engouements précipités et les retraits ambigus laissent entrevoir l'avènement possible d'une nudité désarmante qui imposera ses limites au désir de plaire. Et peut-être au désir lui-même.

MISE EN SCÈNE DE SOI

Dans *Folle* et *À ciel ouvert*, la mise en scène de soi est destinée au regard de l'autre. La séduction passe toujours par le regard. Simulacres, parades et faux-semblants susceptibles d'abolir la distinction entre apparences et réalité prêtent leur appui au désir naissant. Sous les feux de la rampe, la parure, l'habillement, les postures dotent le corps d'une beauté éphémère.

La séduction est la fascination de l'immédiateté, un jeu de figures qui ose courir le risque du danger perçu dans la proximité soudaine d'un face-à-face inattendu. Maîtres de la distance, les yeux fusionnent dans le point aveugle qui soude les regards. Tout doit se jouer avec rapidité, car l'image captée dans l'instant fugace créateur d'illusion peut se transformer ou même se volatiliser. Or, on veut subvertir l'ordre des choses. On veut instaurer un commencement absolu capable de supprimer les déterminismes qui condamnent les humains à vieillir, à durer, à se dégrader.

Pour que l'enchantement naisse, les lieux doivent être eux-mêmes séducteurs, propices aux gestes dotés d'un pouvoir d'évocation et de provocation. En arrière-plan, l'atmosphère éclatée d'un bar, le rythme saccadé de musiques techno, les accords lancinants d'une boîte de nuit se perdent dans la cacophonie urbaine. À part la chambre, où le désir se consomme derrière des portes closes, c'est souvent là que se retrouvent les personnages de Nelly Arcan. Là où naît et meurt la séduction galvanisée par le bruit, la drogue, les surenchères éthyliques. Dans tous les espaces offerts à la représentation de soi dont le regard se fait juge ou esclave, la narratrice de *Folle* cherche partout, comme Narcisse, des surfaces réfléchissantes où contempler son visage. Ainsi dans l'immense miroir qui recouvre un mur du club Nova, se reflète tantôt l'image d'un couple sophistiqué qui fait tourner les têtes, tantôt celle de l'amante effondrée qui vient d'apercevoir dans la glace des femmes plus séduisantes qu'elle. Fascinée et terrifiée par sa propre image, la narratrice s'enfonce dans un labyrinthe invisible, devenue insensible à la présence de l'amant : «[...]tu ne pouvais rien contre la plus grande obsession de ma vie qui est aussi la plus redoutable parce

que je n'en ai jamais trouvé la porte de sortie : mon reflet dans le miroir¹.»

Tourné vers lui-même, le regard perd de vue celui qu'il veut séduire, ou qui l'aura séduit. Le séducteur s'est donné comme l'homme de tous les possibles, mais également pris dans l'engrenage des apparences, il participe d'une altérité qui s'offre et se dérobe en même temps. Il ne peut donc accompagner la jeune femme dans le labyrinthe qui, pour être traversé, nécessiterait l'oubli de soi. D'un côté, la relance des stratégies de séduction lui paraît vouée à l'échec et requiert trop d'efforts. De l'autre, l'amour qu'elle attend de lui exigerait la véritable nudité, ferait voler en éclats l'irréalité de leurs rapports. Comme le caractère instantané de la séduction répugne à l'engagement, à la durée, l'amant aura déjà pris la fuite lorsqu'elle écrira : «j'attendais que tu m'aimes encore ou que tu me tues ».

Confronté à ces extrêmes irréconciliables, il s'est précipité vers une autre cible, un autre regard. Cette issue est pour lui une nouvelle entrée dans le monde de la séduction. Le pari du séducteur mérite d'être reconduit : il restera dans le peloton de tête des charmeurs.

VACUITÉ ONTOLOGIQUE

Dans l'œuvre de Nelly Arcan, le passage du temps menace la beauté des femmes et pousse celles-ci à une recherche d'esthétique incessante qui soumet le corps à des transformations perpétuelles. Puisqu'«une femme n'est jamais une femme que comparée à une autre² », il faut préserver son capital de séduction, sauver l'image

1. *Folle*, Paris, Seuil, 2004, p. 157.

2. *Putain*, Paris, Seuil, 2001, p. 21.

idéale de soi. L'un des regrets de la call-girl de *Putain* est de s'être trouvée un jour perdante dans l'affichage de ses attraits. La vie lui a fait perdre ce caractère d'exclusivité triomphante : « Quand j'étais petite, j'étais la plus belle. [...] j'étais parfaite dans l'ignorance de ce qui m'attendait⁵. »

La burqa de chair, titre initialement choisi pour son avant-dernier roman, *À ciel ouvert*, et qui désigne la constante semi-nudité féminine, modifie le champ de vision. Le rapport à la réalité s'estompe, alors que les stratégies de camouflage et de mise en valeur incitent le séducteur à tenter de lever le voile sur ce qui échappe à sa vue. L'œil bute sur l'obstacle infranchi d'une intériorité sans cesse tendue vers l'extériorité. Le voile soulevé ne révèle finalement que ses contours. À peine posée, l'énigme ne vaut pas d'être résolue.

Dans une société fondée sur le regard⁴, l'être et le paraître se confondent aisément. La mise en scène des apparences requiert l'arbitrage permanent du miroir ou de ses substituts : image télévisée, photo sur Internet, vitrine d'un grand magasin où se reflète son profil⁵. Le Moi ne cesse d'épouser ses reflets, processus qui engendre un évidement de l'identité, son épuisement ou sa dissolution. Cette vérification constante des apprêts dissimule chez Arcan un déficit d'existence. « Quelque chose en moi n'a jamais été là », écrivait l'auteure à ses débuts. Le constat se précisera dans *Folle* : « [...] toute ma vie, mon corps s'est déplacé sans mon âme qui n'était jamais vraiment sortie du néant d'où ma naissance l'avait tirée⁶. »

5. *Ibid.*, p. 92.

4. Idée que j'ai longuement développée dans *L'échappée des discours de l'œil*, Montréal, Nouvelle Optique, 1981, L'Hexagone, « Typo », 1990.

5. À ce propos, voir « Nelly Arcan et le miroir brisé » dans mon essai *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ, 2007, pp. 57-67.

6. *Folle*, op. cit., p. 202.

Au cœur de cette vacuité ontologique, rien ne paraît pouvoir sauver celle qui se livre à une quête effrénée d'amour et de reconnaissance. Ni *la chair décevante* dont Jovette Bernier faisait, sept décennies plus tôt, le titre de l'un de ses romans, jugé tout aussi scandaleux. Ni l'attachement passionnel qui ramène au cœur du labyrinthe où le Moi, non armé pour trouver une direction sûre, des perspectives fiables, cherche une issue introuvable. Ni le vide qui s'immisce dans l'espace des échanges, et dont l'amant s'éloigne par crainte d'y tomber. Ni le corps bricolé, modelé par la chirurgie plastique, les interventions esthétiques et les séances de gymnastique, qu'un maquillage défait, des cheveux décolorés, un faux mouvement ou un mauvais éclairage suffisent à disqualifier. Ni l'enfant dont la narratrice de *Folle* devient enceinte, espérant que l'un et l'autre pourront se sauver mutuellement, « la corde au cou » qui les relie paraissant garantir le « pari d'endurance » auquel un avortement de dernière heure mettra fin. Ni même l'écriture dont le pouvoir libérateur et reconstituant paraît inopérant. Cet exercice est à ses yeux l'aboutissement d'une asociabilité, un processus qui se limite à montrer l'envers des choses, à raviver les blessures. Mais il faut quand même continuer, « s'entêter pour ne pas mourir sur le coup d'un silence trop subit », car vient l'instant où l'on perçoit qu'écrire « ne sert à rien qu'à s'épuiser sur de la roche », qu'à « comprendre de trop près qu'on va mourir⁷ ».

L'œuvre de Nelly Arcan, brusquement interrompue, ne cesse d'illustrer la déréalisation des corps dissimulés derrière l'écran des apparences. L'auteure a néanmoins déjà vu dans cette matérialité fragile, et corruptible, l'incarnation

7. Putain, *op. cit.*, p. 65.

possible d'une transcendance inusitée. «Quand Dieu est mort, déclarait-elle au magazine *l'Actualité* à la sortie d'*À ciel ouvert*, il s'est déplacé dans le matériel, le charnel. Le corps a pris alors le relais de l'immortalité perdue. Rester dans une éternelle jeunesse, dans l'horizon de nos fantasmes, c'est être immortel, ici et maintenant⁸. »

Ce panthéisme libertin garantissait peu de temps à celle pour qui dès vingt-huit ans, âge où elle publiait son premier livre, «c'était déjà l'âge mûr». La brièveté de l'échéance laissait pressentir que le corps, sollicité par trop de questions existentielles, et trop de préoccupations frivoles, risquait un jour de manquer de chair.

UNE MORT PROGRAMMÉE

Le désir de s'échapper de soi deviendra plus radical avec le temps. Pour celle qui souffre de ce que Duras appelait «la maladie de la mort», il faut tenter de s'en guérir, emprunter à la technologie moderne les moyens permettant d'y mettre fin. Son roman posthume, *Paradis clef en main*, traite d'un suicide où des procédés techniques viendront prêter main-forte à la volonté défaillante d'une femme paraplégique, nommée Antoinette, dont l'incapacité physique est due à des tentatives de suicide ratées. L'incidence héréditaire malheureuse semble marquer la famille dont elle est issue, et dont elle s'éloigne, sauf d'un oncle, «jumeau de tristesse» qui veut aussi mettre fin à ses jours. Peu d'importance est accordée au père absent. Toute l'attention converge vers la mère dominatrice, détestée, qui a fait fortune avec sa compagnie de cosmétiques *Face The Truth*.

8. Folle, *op. cit.*, p. 205.

Dans ce roman, le droit au suicide est fermement revendiqué: «Chaque existence n'appartient qu'à celui qui lui donne corps: ni l'État, ni la religion, ni la société, ni la famille, ni les amis ne doivent s'interposer entre les corps et l'énergie vitale qui les anime. Disposer de son corps comme bon nous chante, même si cette disposition mène au cimetière, est un droit inaliénable⁹. » La narratrice, condamnée à l'immobilité, est soumise au regard des autres pour qui cet handicap est d'une laideur insupportable. Du fond de son impuissance, il lui semble que depuis toujours «le sens de la vie, son origine, sa force d'attraction, son ultime visée, [est] logée dans le cul¹⁰». Non-croyante, elle tient néanmoins Dieu, quelques pages plus loin, responsable de la création et de «la masse épouvantable de souffrance qu'il a du même coup libérée dans l'univers. »

Témoin impuissant d'une fatalité implacable – le malheur d'être née sans l'avoir souhaité –, elle aura recours à l'entreprise commerciale «Paradis clef en main », qui offre des suicides faits sur mesure, où elle subira les épreuves et les tests menant à l'instant fatal. Parmi les étapes à franchir, figure un passage à la boîte de nuit Chez Parée – d'une belle drôlerie –, suivi de la rencontre dans une église avec un psychiatre confesseur, «pute de la pensée», qui inverse les rôles, déballe ses angoisses, et finira par se suicider. Dans ce pèlerinage vers la mort, l'auteure recourt, comme Paulo Coelho sur la route de Compostelle, à des phénomènes surnaturels, dont la présence d'un menu chien blanc qui surgit toujours au moment opportun pour indiquer la voie à suivre.

9. Mélanie Saint-Hilaire, «La deuxième vie de Nelly Arcan», *L'Actualité*, 15 septembre 2007, p. 104.

10. *Paradis clef en main*, Montréal, Coups de tête, 2009, p. 118.

Bientôt, la narratrice témoigne des transformations accomplies : « Je suis une nouvelle personne, je suis une autre que moi. C'est, je crois, ce que je souhaitais. Au fond, c'était ça le but : me départir de ce que j'étais, me redécouvrir dans une autre forme¹¹. » Désinvestir le narcissisme, oublier son corps autrefois désirable, la rend capable de « commencer à aimer ». Ce sera l'amour inconditionnel, l'amour pour tous, et non l'amour passionnel ou vénal, gratuit ou tarifié, dont nous entretenaient ses précédents livres. Elle pourra donc se réconcilier avec sa mère, elle-même sur le point de mourir, « femme qui a voué sa vie à l'apparence, à la surface, à la captation des regards ». Ridée, exténuée, la mère s'allonge doucement sur le lit de sa fille « comme une jeune femme se couche quand elle s'endort », et la narratrice l'imagine filant tout droit vers le ciel. Ce ciel, dit-elle, « dont j'ai tant rêvé, que j'ai tant cherché ».

Ce livre prémonitoire introduit une double rupture dans l'œuvre de Nelly Arcan. Au plan formel, le récit autobiographique et le roman psychologique déjà pratiqués sont écartés au profit de la science-fiction derrière laquelle transparaissent néanmoins des pans d'autobiographie. Au plan thématique, la programmation de la séduction, ressort essentiel des précédents livres, cède le pas à la programmation de la mort, tout aussi tyrannique et élaborée. L'auteure renonce aux thèmes habituels : rivalités entre filles qui se disputent l'attention des hommes rencontrés, intimités troublantes aux finalités absurdes ou tragiques, univers décadents où la parade et l'agitation d'une jeunesse branchée, consommatrice de drogue et de cybersexe, masquent l'impatience ou le désespoir. La haine de soi est encore présente, et on reconnaît le ton et

11. *Ibid.*, p. 75.

la trame avec lesquels l'auteure tisse chacun de ses livres, mais son imaginaire n'a jamais été aussi inventif, débridé, chargé de sens critique. L'enchaînement de mots organiques, rebelles ou supplicatifs, n'est plus couvert par la théâtralité des apparences. L'écriture privilégie encore les longues phrases partagées entre plainte et mélodie, réflexion et provocation dont le phrasé circulaire est allégé par l'intelligence du propos, l'humour noir, une extrême lucidité. Et elle tend toujours le miroir où se reflètent nos propres simulacres et nos propres stratégies de survivance.

Cette fois, le sujet véritable s'impose dès la première ligne du roman: «On a tous déjà pensé se tuer. Au moins une fois, au moins une seconde, le temps d'une nuit d'insomnie ou sans arrêt, le temps de toute une vie. On s'est tous imaginé, une fois au moins, s'enfourner une arme à feu dans la bouche, fermer les yeux, décompter les secondes et tirer.» L'idée de la mort, qui s'estompe chez la plupart des gens, s'impose ici comme une nécessité parce que la comédie humaine est invivable et que la vie est absurde.

On connaît la suite. Un mois avant la publication de *Paradis clef en main*, Nelly Arcan s'enlevait la vie. Elle capitulait face à une hantise longtemps entretenue: céder à «un désir de mourir qui soit pur, car intrinsèque à l'existence», «se tuer par simple fait d'être en vie¹².»

NUL ACCÈS AU PANTHÉON DES GLOIRES NATIONALES

Voilà une mort que l'on ne pourra hisser au panthéon des gloires nationales où se trouvent déjà Hubert Aquin, Jacques Ferron, quelques autres, et où fut admis en grande pompe le cinéaste Pierre Falardeau – emporté par un cancer, mais éligible à la consécration – quelques

12. *Ibid.*, p. 151.

jours après le départ de Nelly. Cette femme, tout bêtement morte d'exister, est exclue du privilège suprême : le suicide héroïque est un geste trop sérieux pour l'octroyer à des « schtroumpfettes » obsédées par la mort, la drague, l'âge, la beauté. Qui croirait d'ailleurs qu'avec un corps de mannequin, des yeux pervenche, une chevelure couleur de miel, elle ait pu imaginer se tuer pour venger l'inaccomplissement du *pays incertain*.

Je tombe à point sur un passage où Nelly Arcan s'adresse à l'amant français qui, par sa seule présence, ravive en elle l'angoisse identitaire. L'homme s'exprime tantôt comme un livre, tantôt comme n'importe quel résident du plateau Mont-Royal. Après la rupture, elle lui écrit : « Tu parlais ma langue en sachant que tu ne connaîtrais jamais l'opprobre [des] colonisés, en sachant aussi que l'assimilation n'atteindrait jamais les couches profondes de ta personne et que ton pays d'origine te protégerait à jamais du besoin d'être reconnu¹³ ».

Voilà résumée en quelques lignes, et sans avoir l'air d'y toucher, la problématique d'Aquin, de Ferron, de Falardeau, et de tous les autres martyrs du nationalisme. L'opprobre conduit rarement à la pendaison, mais l'héritage culturel et historique d'une société est un élément structurant de la personnalité. Pour chacun, l'identité est le produit de facteurs individuels et collectifs qui portent à s'identifier aux modèles culturels valorisés, à les transgresser ou à les refuser. Le non-accomplissement historique peut induire un sentiment d'impuissance et de mésestime de soi qui, associé à des tensions psychiques, peut influencer le cours d'une vie ou même conduire à l'auto-destruction. Aucun facteur social ne résume ou détermine

13. *Ibid.*, p. 32.

un destin. Mais l'histoire personnelle est un tissu d'éléments psychiques, idéologiques, culturels dont l'écrivain tire les fils dans un livre autobiographique qui tentera de restructurer sa vie, voire de la réhabiliter. Ou encore dans la création d'un univers fantasmatique porteur d'une action et d'un espace/temps qui illustre plus ou moins sa pensée, son milieu, une époque ancienne ou actuelle.

Pouvoir vivre est un don inestimable dont Nelly Arcan semblait dépourvue. Interdite au panthéon des gloires nationales, sa mort prête flanc à des rumeurs contradictoires. Elle avait prévu le coup : « Les tombes ne parlent pas. Ce sont les survivants qui les font parler. Et les tombes, dans la bouche des vivants, sont bavardes. Elles n'en finissent jamais de donner de leurs nouvelles¹⁴. » L'idée du suicide, récurrente chez elle, investissait chaque livre, chaque situation impliquant une forme d'altérité qui ébranlait la solidité d'un Moi sensible aux blessures narcissiques et aux confusions identitaires. Derrière la fantaisie de l'écriture, derrière l'ironie, le propos iconoclaste, l'art de la formule, on sentait venir le cri. Ou encore un silence extrême faisant écho à une détresse, une déraison, un inconfort métaphysique insoupçonné.

La séduction ou la mort. Le choix est implacable lorsque rien ne sert de médiation entre ces deux pôles. L'écrivain japonais Yukio Mishima se fit hara-kiri une heure après avoir remis son ultime manuscrit à son éditeur. Le suicide est considéré comme légitime et glorieux dans certaines civilisations, mais dans les sociétés occidentales il est jugé selon le motif qui l'autorise. Des raisons politiques lui donnent un caractère héroïque et triomphal. Les mobiles passionnels, incompréhensibles, en

14. *Ibid.*, p. 35.

font un geste immoral, un signe de faiblesse méprisable ou culpabilisant. Dans ce dernier cas, disparaître dans un lieu public ou dans l'ombre de son foyer ne sera pas l'objet d'hommages officiels et de vénération posthume. Dans le silence ou la réprobation, on verra parfois se dresser la Cité contre le corps déchu ou récalcitrant.

La Cité et le corps, tel n'était pas l'idéal de Nelly Arcan. Pour elle, c'était avant tout le corps dans la Cité. Le corps et son rapport à la vie urbaine trépidante dont les chatoiements nocturnes appelaient tous les plaisirs et les excès, tous les drames et les hasards, tous les esseulements et les proximités possibles.

Notices biographiques

Nicole BROSSARD est née à Montréal. Poète, romancière et essayiste, elle a publié, depuis 1965, une trentaine de livres dont *Musée de l'os et de l'eau*, *Cahier de roses et de civilisation*, *Après les mots*, *Ardeur* ainsi qu'une *Anthologie de la poésie des femmes au Québec* (1991) et *Poèmes à dire la francophonie* (2002). Sa poésie a influencé toute une génération de poètes. Ses livres sont traduits en plusieurs langues et son œuvre a été célébrée par de nombreux prix littéraires. Une anthologie de sa poésie, *D'aube et de civilisation*, est parue en 2008. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Jean-Marc DESGENT est né à Montréal en 1951. Depuis 1974, il a fait paraître près d'une vingtaine de titres, soit aux Herbes rouges soit aux Écrits des Forges. Il a remporté en 1994 le Grand prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières pour *Ce que je suis devant personne*. En 2005, il publie *Vingtièmes siècles*, qui lui vaut de remporter le Grand prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières pour une deuxième fois, le prix du Gouverneur Général et le prix Estuaire des Terrasses Saint-Sulpice. En 2006, on lui décerne le prix Jaime Sabinés/Gatien Lapointe pour l'ensemble de son œuvre traduite en espagnol.

Jean Pierre GIRARD est né à Sainte-Perpétue, au Québec, en 1961. Il a publié un roman (*Les Inventés*, 1999) et quatre recueils de nouvelles (dont l'un a reçu le prix Adrienne-Choquette en 1990), chez L'instant même. Chez Québec Amérique, il a signé en 2003 un cinquième recueil, *J'espère que tout sera bleu*, et des chroniques de voyage avec sa fille Aurélie, *L'Est en West*, 2002. Sa dernière parution est un essai sur les phénomènes de création, *Le tremblé du sens* (Trait d'union, 2003, VLB, 2005). Il se consacre maintenant à *La cathédrale*, un cycle de huit romans dont *Les inventés* est la pierre d'assise. Le deuxième roman, *Fort de moi*, paraîtra bientôt, en même temps qu'une première suite poétique, *Notre disparition*, coéditée au Québec et en Belgique.

Yannick HAENEL est né en 1967. Il co-anime la revue *Ligne de risque*. Il a publié six romans, dont *Évoluer parmi les avalanches* (Gallimard, 2003),

Cercle (Gallimard, 2007) et *Jan Karski* (Gallimard, 2009), pour lequel il a obtenu le prix de la FNAC et le prix Interallié. Il a récemment fait paraître un essai, *Prélude à la délivrance* (Gallimard, 2009), co-écrit avec François Meyronnis.

Luba JURGENSON est romancière, essayiste et traductrice. Née à Moscou en 1958 et vivant à Paris depuis 1975, elle a publié six romans, dont *L'autre* (Albin Michel, 1985), *Le soldat de papier* (Albin Michel, 1989) et *Boutique de vie* (Actes Sud, 2002), ainsi qu'un recueil de nouvelles, *Avoir sommeil* (Gallimard, 1981). Maître de conférences en littérature russe à l'université Paris IV-Sorbonne, elle vient de faire paraître *Création et tyrannie* (Sulliver, 2009), essai sur plusieurs écrivains russes du XX^e siècle, après avoir publié il y a quelques années *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible?* aux Éditions Le Rocher. Elle a traduit plusieurs auteurs russes, dont Varlam Chalamov et Marina Tsvetaeva.

Catherine MAVRIKAKIS est romancière et essayiste. Née à Chicago en 1961, elle vit à Montréal où elle est professeur titulaire au département des lettres françaises de l'Université de Montréal. Elle a publié quatre romans, *Deuils cannibales et mélancoliques* (Trois, 2000), *Ça va aller* (Leméac, 2002), *Fleurs de crachat* (Leméac, 2005) et, récemment, *Le ciel de Bay City* (Héliotrope, 2008), qui lui a valu plusieurs prix importants en France et au Québec. Auteure également d'un oratorio, *Omaha Beach* (Héliotrope, 2008), et d'un livre d'échanges avec Martine Delvaux, *Ventriloquies* (Leméac, 2003), elle a publié deux essais, *La mauvaise langue* (Champ vallon, 1996) et *Condamner à mort* (PUM, 2003).

Andrée A. MICHAUD est romancière. Elle a publié plusieurs livres depuis 1987, dont *La femme de Sath*, *Le ravissement* (prix du Gouverneur général du Canada et de l'Académie des lettres du Québec), *Le pendu de trempes*, *Mirror Lake* et, récemment, *Lady Bird*. Elle poursuit une œuvre romanesque où la mémoire et la question du double, de la folie et de la mort s'enchaînent dans une spirale dont les circonvolutions ne pourraient être rien de plus qu'une quête d'identité. Incapable de distinguer le récit de la pensée, elle travaille actuellement à l'écriture de son neuvième roman.

Catherine MORENCY a publié deux recueils de poèmes, *Les impulsions orphelines* et *Sans Ouranos*, aux Éditions du Léopard amoureux en 2005 et 2008. Elle a également fait paraître une étude sur Roland Giguère, *L'atelier de L'Âge de la parole : poétique de la rétrospective chez Roland*

Giguère (Les heures bleues, 2006) et un portrait poétique, *Marie Chouinard chorégraphe* (Varia, 2006). Elle vient de terminer une thèse de doctorat sur la question des commencements dans les premiers écrits de Gaston Miron, Alexis Lefrançois, Claude Gauvreau, Roland Giguère et Anne Hébert.

Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA est romancière, poète et essayiste. Née à St-Alexandre de Kamouraska, elle a publié une vingtaine de livres, dont plusieurs romans : *La termitière* (VLB, 1989), *L'été de l'île de Grâce* (Québec Amérique, 1993), *La passagère* (Québec Amérique, 1997) et *Les sept nuits de Laura* (La Pleine Lune, 1999). On lui doit également de nombreux essais, dont *L'échappée des discours de l'ail* (Nouvelle Optique, 1981) et *L'amour de la carte postale : impérialisme culturel et différence* (Québec Amérique, 1987), de même que des recueils de poèmes, parmi lesquels *L'Amérique un peu/Au bord du rouge absolu*, avec James Sacré (Trait d'union, 2000), et *Le cycle des migrations* (Le Noroît, 2002). Membre de l'Académie des lettres du Québec, elle a reçu le prix France-Québec, le prix du Gouverneur général, le prix Molson et le prix de l'Académie canadienne-française. Le prix Arthur-Buies et la médaille d'or de la Renaissance française ont par ailleurs couronné l'ensemble de son œuvre.

Jean-Paul QUÉINNEC est auteur dramatique. Professeur et créateur de théâtre à l'Université du Québec à Chicoutimi depuis 2007, il a notamment mis en scène *L'opérette imaginaire* de Valère Novarina. Il explore, avec l'aide d'acteurs, de compositeurs et de cinéastes, différentes mises en forme de ses pièces, telles *Le cornu* et *Les tigres maritimes*. Quelques-unes ont été publiées, dont *La mi-temps* (éditions Solitaires Intempestifs) et *Chantier naval* (éditions Quartett), et ont été programmées dans des festivals en France (Festival d'Avignon, Friction, Les Informelles, Actoral) et au Québec (Dramaturgies en dialogue, Festival des arts de la marionnette). Son dernier texte, *Dragage*, s'inscrit dans le cadre d'une recherche intitulée « Pour une nouvelle dramaturgie et une manipulation du son au théâtre ».

Christian SAINT-GERMAIN est philosophe, poète et essayiste. Professeur titulaire au département de philosophie de l'UQAM, il est l'auteur de nombreux essais dont *Éthique à Giroflée. Paternité et filiation* (Nota Bene, 2005), *Paxil Blues* (Boréal, 2005) et *Mélancolie ink* (Bayard, 2007). Il prépare actuellement un recueil de poèmes intitulé *Tomahawk* qui sera publié à l'Hexagone en 2010.

Serge Patrice THIBODEAU, né à Rivière-Verte, au Nouveau-Brunswick, est l'auteur de recueils de poésie, de récits de voyage, d'essais et de textes écrits pour la musique de concert. Son travail d'écrivain lui a valu plusieurs distinctions, notamment le prix Émile-Nelligan (1992), le prix du Gouverneur général du Canada (1996 et 2007) ainsi que le grade de Chevalier de l'Ordre de la Pléiade, ordre de la Francophonie et du dialogue des cultures (2009). Il dirige les Éditions Perce-Neige à Moncton.

Antoine VOLODINE se consacre depuis un quart de siècle à la construction d'un univers romanesque qu'il nomme « post-exotisme », mêlant mémoire historique, inconscient collectif et imaginaire personnel. Cette entreprise est collective, et d'autres écrivains y participent, parmi lesquels on peut nommer Lutz Bassmann, Elli Kronauer ou Manuela Draeger. Quelques ouvrages post-exotiques récents : d'Antoine Volodine, *Nos animaux préférés* (entrevoûtes, Le Seuil, 2006) ; *Songes de Mevlido* (roman, Le Seuil, 2007) ; *Macau* (Le Seuil, 2009). De Lutz Bassmann, *Haïkus de prison* (haïkus, Verdier, 2008) ; *Avec les moines-soldats* (entrevoûtes, Verdier, 2008). De Manuela Draeger, *Un œuf dans la foule* (L'École des loisirs, 2009) ; *Le radeau de la sardine* (L'École des loisirs, 2009).

PORTFOLIO : LAURENT LAMARCHE

Laurent LAMARCHE vit et travaille à Montréal. Il pratique autant l'estampe, le multimédia, la sculpture que l'installation sonore. Son travail a été présenté à l'occasion de nombreuses expositions collectives (*Hyperliens* et *Partie liée*, à la galerie Graff, en 2007 ; *Pour l'art justement* et *Lire l'image*, à la galerie B-312, en 2007 et 2006) et individuelles (*Translucida Organidée*, au Centre Grave de Victoriaville, en 2009, et *Résonance*, à la galerie Action-Art-Actuel de Saint-Jean-sur-Richelieu, en 2005). Il a aussi participé à des expositions collectives à l'étranger (New York, Espagne, Danemark, Chine, Italie). Ses œuvres font partie de nombreuses collections, privées et publiques (notamment celles de Loto-Québec, du Cégep de Saint-Hyacinthe et de l'université Berkeley en Californie).

Toutes les œuvres reproduites ici font partie de la série *Tanslucida Organidée* (impression jet d'encre, 76 x 50 cm, 2009), exceptées celles des pages 11, 12 et 126 qui appartiennent à la série *Macro* (impression jet d'encre, 30 cm de diamètre, 2009).



BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- ☐ RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
- ☐ INSTITUTIONS 35 \$
- ☐ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

COURRIEL

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante:

Les écrits

Case postale 87, succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3

Téléphone: 514 987-5000 (3796#) • Télécopieur: 514 987-6548

ouellet.pierre@uqam.ca

nuit blanche

LE MAGAZINE DU LIVRE

ARTICLES : Découvrez le monde des écrivains d'ici et d'ailleurs et entrez dans leurs œuvres.

ENTREVUES : Des entrevues qui portent sur l'ensemble de l'œuvre des auteurs et non pas seulement sur leurs dernières parutions. *Nuit blanche* a publié des entrevues avec nombre d'écrivains tels que : Julio Cortázar • Tahar Ben Jelloun • Marie-Claire Blais • Margaret Atwood • Charles Taylor • François Ricard • Michel Tournier • Marie Laberge • Anne Hébert • Philippe Sollers • Nadine Bismuth • Donald Alarie • Benoîte Groult...

DOSSIERS : Des dossiers thématiques et de grands dossiers consacrés aux littératures étrangères : mexicaine, polonaise, libanaise, hongroise...

RUBRIQUES

Le livre jamais lu : Quel livre vous promettez-vous de lire depuis toujours ? Dans chaque numéro, un écrivain québécois répond à la question et nous entretient d'une œuvre qu'il connaît, néanmoins, si bien.

Écrivains méconnus du XX^e siècle : Un travail de mémoire contre l'oubli. On ramène au jour de grands auteurs méconnus ou injustement délaissés. Chaque texte est signé par un spécialiste de l'écrivain dont il est question.

COMMENTAIRES DE LECTURE : Plus de 70 commentaires de lecture par numéro sur des parutions récentes, québécoises et étrangères – œuvres de fiction et essais.

ACTUALITÉS QUÉBÉCOISES ET ÉTRANGÈRES : Plus de 120 petites nouvelles par numéro pour être toujours informé des parutions récentes et à venir.



Abonnez-vous

Quatre numéros par année et l'accès gratuit au site littéraire
le plus complet au Québec

1 an (4 numéros) : 34 \$ taxes incluses 2 ans (8 numéros) : 56 \$ taxes incluses

418 692-1354

Imprimé par Marquis Imprimeur
le quinze mars deux mille dix

Imprimé au Canada / Printed in Canada

*Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre
Écrits du Canada français*

10 \$

Contes

Dossiers

Essais

Extraits de romans

Hommages

Journaux intimes

Poèmes

Nouvelles

Récits

Témoignages

Théâtre

Portfolio: Laurent Lamarche